

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — États-Unis, \$3.50

On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. XIV.

No. 49

Montréal, Jeudi, 18 Octobre 1888.

Prix du numéro : 7 centins. — Annonces, la ligne : 10 centins. Toute communication doit être affranchie. Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TRAITÉ : Causerie philosophique, par Giulio. — La littérature espagnole, par Edmond Lareau. — Propos du docteur, par le docteur E. Monin. — Nos gravures : Le prince Georges de Galles ; Le contre-amiral Galibier ; Le sergent Lavaysière ; Paris — Modes d'automne ; La corvette royale le "Canada". — Le puits. — Empire britannique. — Moulin à prière. — Le prince de Hatzfeld et Napoléon. — Choses et autres. — Poésie : Les crèches. — Le moulin rouge (suite). — Le drapeau (suite), par Jules Claretie. — Nouvelles diverses. — Une nombreuse famille. — De tout un peu. — Les échecs.

GRAVURES : Le prince Georges de Galles ; Le contre-amiral Galibier ; Le sergent Lavaysière. — Paris : Modes d'automne. — La corvette à vapeur le *Canada*.

CAUSERIE PHILOSOPHIQUE

I

CELLULES ET MOLÉCULES

La science a ses mystères. Comment en serait-il autrement ? la nature est si grande et l'esprit de l'homme si petit.

En face des secrets de l'univers, obstinément dérobés à sa vue, le sage s'humilie devant Dieu, prie et travaille, tandis que l'insensé s'irrite, blasphème et se décourage. Le premier réussit souvent à soulever un coin du voile épais qui lui cachait un rayon de la vérité divine ; le second se perd en hypothèses plus ou moins déraisonnables, et souvent nuisibles.

Pas assez insensé pour nous croire sage, et assez sage pourtant pour ne pas nous ranger au nombre des insensés dont la vraie science rougit, nous avons suivi avec un soin jaloux un travail remarquable, écrit dernièrement par un savant distingué, et, après l'avoir suivi, nous nous sommes proposé d'en faire un sujet de causeries pour les lecteurs de *L'Opinion Publique*. J'aime à croire que nos lectrices elles-mêmes y trouveront matière à d'agréables distractions. La philosophie sait parfois ne pas être aride et ennuyeuse.

Il y a, à la galerie de peintures de l'Université-Laval, une toile remarquable entre toutes, et dont l'image a souvent hanté mes souvenirs. C'est celle de l'Alchimiste. A la lueur rougeâtre d'une lampe, au milieu de cornues et de fioles sans nombre, le Magicien du moyen âge suit d'un œil inquiet l'expérience chimique pour laquelle il semble vivre. Son front est pensif, ses cheveux ont blanchi, sa pose marque l'anxiété de l'attente. Ainsi, de fait en était-il autrefois. Aujourd'hui, c'est plus commode. En plein soleil, sous le plafond de nos collèges luxueux, en face du professeur et des élèves assemblés, un jeune homme, que dis-je ? même une jeune fille peut se donner la satisfaction d'un succès, refusé souvent aux veilles laborieuses de ces athlètes de la science. Et cela, grâce au progrès de la chimie !

En simples amateurs, suivons une de ces expériences. Un jeune élève jette dans l'eau un grain de potassium. Tout aussitôt se produit un bouillonnement tumultueux et une flamme rouge-violette s'élève du sein même du liquide. Que s'est-il passé ? L'initié vous répond : aussitôt que le mélange s'est fait, chaque molécule du métal a engagé une lutte avec la molécule d'eau la plus rapprochée, et en a arraché l'oxygène pour se l'approprier. L'effet nécessaire a été un développement de chaleur, et de chaleur si intense que l'hydrogène, resté libre par la décomposition de l'eau, a pris feu et s'est consumé en compagnie d'une partie du potassium, volatilisée et enveloppée dans l'incendie. C'est à ce dernier élément que la flamme doit sa teinte rouge-violette dont nous avons déjà parlé.

Voilà la théorie. Elle est, je le veux bien, acceptable, probable même. Elle s'est conquise une place d'honneur parmi les hypothèses scientifiques. Mais qui, même au microscope, a pu, dans ce phénomène, distinguer les diverses agglomérations de molécules distinctes ? qui a suivi cette lutte corps à corps des molécules rivales ? et les péripéties du combat, et l'expulsion violente de l'oxygène, et la fuite de l'hydrogène vaincu, et le triomphe du potassium dont partie des molécules sont elles-mêmes dispersées dans la chaleur de la mêlée, qui, je vous le demande, les a pu contempler ? Per-

sonne. Autant faut-il en dire des mouvements moléculaires sans lesquels aujourd'hui on ne peut dire un mot ni d'électricité, ni de chaleur, ni de lumière, ni de son. Des effets se produisent ; l'esprit de l'homme, par une pente toute naturelle, en recherche la cause ; à défaut d'observation directe impossible, il bâtit par voie de ressemblance une théorie plus ou moins vraisemblable, et voilà qu'au nom d'une de ces hypothèses, un savant prétendu viendra hardiment attaquer des données certaines, voire même des principes révélés !

Encore une fois, j'admets l'hypothèse dans les sciences : sobre et modeste, elle a ses droits acquis et elle s'impose comme nécessité absolue. Mais ce que je veux dans les sciences comme ailleurs, c'est appeler *les chats des chats*, et les suppositions des suppositions. Demain peut-être on se félicitera sur mille points d'en avoir agi ainsi. Que d'hypothèses déjà n'ont pas eu de lendemain !

Encore une fois, encore, je ne rejette point l'hypothèse de l'état moléculaire des corps inorganiques : dans les sciences physiques et chimiques, tout roule de nos jours sur cette hypothèse du reste rationnelle et satisfaisante.

Mais ce que je voudrais, c'est que l'on ne s'occupât pas de vie organique sans tenir compte des cellules et de leurs fonctions. Et, qu'on veuille bien le remarquer, trop souvent il en est ainsi. Soit mépris pour ce qu'ils ignorent, soit manque de portée de vue, soit encore, et de fait est-ce plus souvent le cas, vieille routine, trop de philosophes, auteurs, professeurs ou élèves, écrivent, interprètent ou étudient un traité de psychologie, c'est-à-dire, analysent la vie et ses phénomènes, sans aucun principe chimique. Quelle en est la conséquence ? Sont-ils nécessairement dans l'erreur ? A Dieu ne plaise que je le prétende. A la lumière des grands principes rationnels de l'Ange de l'École et d'Albert-le-Grand, ils seront vrais au moins dans les grandes lignes : ces deux génies ont, pour ainsi dire, devancé par l'intuition les progrès les plus récents des sciences naturelles. Mais combien de preuves directes ou de confirmations délicates de leur théorie philosophique ils se refusent par là ! De combien de joies intimes et de satisfactions vives ils se privent dans le monde aride où ils se meuvent ! Et surtout, comme ils tombent vite désarmés en face des Don Quichotte de la science moderne qui, pour ne pouvoir monter à l'assaut de leur forteresse philosophique, n'en dévastent pas moins les plaines plus peuplées de la nature visible ! Enfin, je ne vois pas pourquoi on se contenterait de maintenir ses positions ; une sortie est utile, même parfois nécessaire durant un siège. Une armée de soi-disant naturalistes assiègent les remparts de notre philosophie catholique ; ils retombent lourdement sur eux-mêmes à chaque nouvelle attaque, c'est vrai ; mais pourquoi n'irions-nous pas balayer leurs batteries, enclouer leurs canons et les poursuivre à outrance sur leur propre terrain. Paris fut vite affamé, quand le ravitaillement devint impossible ; il tomba, du jour où son cercle de fer ne s'ouvrit plus à certains intervalles.

C'est à une expédition de ce genre que je convie cette fois mes lecteurs. Et qu'ils se rassurent. La cellule, dernier élément des plantes et des animaux, n'est point désormais cet être insaisissable qu'elle fut autrefois. Après s'être, pendant des siècles, dérobées par leur petitesse à l'œil du savant, les cellules ont dû à la fin céder devant la force toujours croissante de nos instruments. Qu'elles nagent dans un liquide comme les globules de sang, ou qu'elles se tiennent agglomérées dans les tissus végétaux ou animaux, bon gré mal gré, il leur faut maintenant se laisser voir distinctement. Bien plus, grâce à leur transparence, nous pouvons en étudier les parties les plus intimes et assister ainsi aux premiers phénomènes de la vie.

Vous avez là, en peu de mots, le but et le plan de mes causeries. Seront-elles intéressantes ? j'ose l'espérer ; seront-elles utiles, j'en suis certain ; mais seront-elles lues ? *That's the question* : on a si grand peur des questions scientifiques !

Et pourtant, pourtant, c'est la science qui gouverne le monde. Plût à Dieu que de nos jours ce fût la vraie science !

GIULIO.

(A suivre.)

LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

"Ni les grands esprits, ni les grands événements n'ont manqué à l'Espagne ; l'intelligence et la société humaine y ont apparu quelquefois dans toute leur gloire ; mais ce sont des faits isolés, jetés çà et là dans l'histoire espagnole comme des palmiers sur des sables."

QUIZOT.

La littérature espagnole, plus que toutes les autres littératures de l'Europe, a traversé des phases critiques, parce que la position géographique de la Péninsule a longtemps arrêté l'essor littéraire en éloignant les contacts favorables, et parce que, tombant dans un excès opposé, elle s'est ensuite fatalement fourvoyée par une imitation trop outrée de la littérature française.

Avant de dérouler le tableau historique de la littérature espagnole, nous dirons un mot de la langue de la Péninsule. La langue d'un peuple est toujours intimement liée avec ses créations littéraires, et du grand développement de la première dépend le succès et la perfection des secondes.

La fusion des races, précédant le mélange des idiomes, fit que les éléments constitutifs, qui sont la base de l'idiome national, ne purent se lier, prendre de la consistance, que quand le caractère et l'esprit des peuples furent profondément gravés et empreints des tendances communes, dans des types généraux et invariables. C'est pourquoi la langue nationale de chaque peuple ne s'est formée qu'avec les siècles.

Les philologues diffèrent sur l'origine de la langue espagnole. Blanch (1) affirme que la langue espagnole existe depuis la république romaine ; Mayans la fait dériver entièrement du latin et soutient qu'elle ne contient que très peu de mots arabes ; Conde (2), au contraire, fait du castillan un dialecte de l'arabe ; d'autres affirment qu'au VIII^e siècle il y avait encore en Espagne dix dialectes distincts : 1^o. le vieil espagnol ; 2^o. le cantabre ; 3^o. le grec ; 4^o. le latin ; 5^o. l'arabe ; 6^o. le chaldéen ; 7^o. l'hébreu ; 8^o. le celtibérien ; 9^o. le catalan ; 10^o. le valencien.

L'opinion la plus probable, celle qui est partagée par le plus grand nombre des savants, est que la langue espagnole a dû s'être formée, avant l'invasion musulmane, par les modifications que l'idiome septentrional des Goths avait fait subir au latin. L'arabe, introduit en Espagne au VIII^e siècle, a dû apporter de nombreuses modifications et affecter de beaucoup la prononciation.

On a partagé les langues anciennes et modernes de l'Europe en six grandes familles distinctes : 1^o. langues ibériennes ; 2^o. celtiques ; 3^o. greco-latines ; 4^o. slaves ; 5^o. germaniques ; 6^o. ouraliennes ou finnoises. On a divisé la première famille, les langues ibériennes, en deux branches : 1^o. en langues anciennes, éteintes depuis longtemps, comme les idiomes des anciens habitants de l'Espagne ; 2^o. en langues vivantes, comprenant le basque, parlé dans la Biscaye, la Navarre et quelques départements des Basses-Pyrénées.

Le basque (*euscara*), est un des idiomes les plus riches et les plus sonores. Il n'a pas d'articles, et sa conjugaison a onze modes. Un grammairien basque a calculé que cet idiome renfermait 1,592,448,000 syllabes, ce qui est dû à ce que chaque verbe peut se conjuguer de vingt-six manières différentes et à ce que chaque nom peut lui-même devenir verbe (3).

Le basque se divise en trois dialectes : 1^o le *biscainu*, qui est le plus pur ; 2^o le *guipuscoa* ; 3^o le basque proprement dit.

Ainsi le basque, en Navarre, le limousin ou plutôt le provençal, en Catalogne, le castillan réuni au portugais, et l'arabe étaient donc parlés et écrits habituellement en Espagne quand la muse espagnole commença à chanter. Plus tard le castillan d'un côté et le portugais de l'autre finirent par l'emporter en conservant néan-

(1) *Opusculos Gram : Salmantica*.

(2) *Hist. de la dom. de los arabes en Espana*.

(3) Le français ne contient que 2,519,000 syllabes.

moins les nuances que leur avaient imprimé les autres dialectes.

« La langue espagnole, dit M. de Puibusque, la plus noble des langues méridionales, est nerveuse sans âpreté, est souple sans mollesse; tantôt accentuée et vibrante, elle résonne comme la voix du clairon; tantôt douce et musicale, elle se module comme le chant d'une femme; elle est vive et déliée, grave, fastueuse, fanfaronne et solennelle. »

Moins lucide, moins précise que la langue française, elle est plus propre que cette dernière à émouvoir les passions et à électriser par sa sonorité; plus aspirée, plus gutturale que sa sœur la langue italienne, elle est moins expressive, moins vive, moins coulante que cette dernière.

Comme dans cette étude nous ferons marcher de pair les littératures portugaise et espagnole, nous ajouterons un mot à propos de la langue portugaise.

Le portugais est une contraction de l'espagnol. Ainsi, on dira *dor* au lieu de *dolor*; à Lisbonne, on dira *ceos*, et à Madrid, *celos*, etc.

On rencontre dans le portugais de même que dans l'espagnol des mots dérivés du grec sans l'intermédiaire du latin; mais le fond en est latin. Longtemps le provençal fut la langue du Portugal.

La langue de Camoëns est riche, douce, sonore, sans cesser d'être solennelle. Elle n'a pas créé de dialectes, mais tout au plus des variétés et des jargons. Suivant quelques philologues très érudits l'élément arabe que l'on démêle dans cette langue, ne serait pas seulement dû à la domination des émirs, mais proviendrait aussi des colonies phéniciennes.

Bien peu de nations ont eu une marche aussi bizarre que l'Espagne.

Parfois elle a progressé si lentement, qu'on pouvait croire qu'elle descendait d'un degré dans l'échelle de la civilisation—mais d'un autre côté, à certaines époques, elle a progressé si rapidement, des idées y ont été traduites en actions avec une tendance si prononcée de vigueur et de passion, que l'on croirait voir dans l'Espagnol l'être le plus progressif de la création. On trouve dans l'histoire de cette nation l'explication de ces phénomènes.

Quoiqu'il en soit l'historien impartial reconnaîtra dans l'Espagne une nation noble et courageuse. Observons ce peuple; à peine vient-il de naître qu'il lui faut lutter contre l'invasion musulmane. Malgré son isolement complet et sa lutte gigantesque, qui sauva l'Europe de la dévastation, il n'a pas cessé de grandir. Il y a dans la vie de chaque peuple des événements particuliers, grossis par les circonstances, qui sont considérés comme les époques les plus remarquables pour ces peuples—ils surmontent tous les autres événements et toutes les autres époques—la lutte de l'Espagnol contre le Maure est de ce nombre.

Pendant neuf siècles cette Péninsule au ciel pur, comme le dit un historien, au sol fertile, au génie indépendant, cette délicieuse contrée qu'on aurait pu croire uniquement destinée à cultiver les arts de la paix dans le calme de la solitude, a été le théâtre des plus grands événements.

Cette lutte de géant, cette brillante manifestation des droits de l'homme devait être encore pour l'Espagne une source intarissable pour la poésie.

Les premières productions littéraires de l'Espagne ne sont que des chansons chevaleresques, sans noms d'auteurs, et qui racontent dans un style sans prétention, mais dans un langage imagé et plein de noblesse, les événements historiques des premiers âges de l'Espagne.

L'histoire politique de la Péninsule est féconde en sentiments poétiques et c'est toujours là que vont s'inspirer les chanteurs de la première période.

Le poème du *Cid* est antérieur à Dante d'au moins un siècle et demi.

« On ne saurait, dit un critique, accorder le titre de poème à une chronique platement rimée. »

« Ce n'est qu'une curiosité littéraire, une sorte de médaille d'une vétusté remarquable. »

« Le peu de coloris que l'on remarque çà et là n'est dû qu'à la naïveté du style aidée de quelques situations assez énergiquement peintes. Il n'y a du reste aucune invention. »

Ce poème en vers alexandrins très irréguliers, est le récit des croisades contre les Maures (XII^e siècle). Tout en étant dénué d'art et de prétention, il ne manque pas d'originalité et de vigueur avec ses couleurs et ses formes arabes.

Il est au nombre de ces créations littéraires qui produisent une influence immense sur la destinée des peuples; ce qu'opéra la *Divina Comédia*, de Dante, dans la littérature italienne, le poème de *Cid* le fit sur la société espagnole. Le nom de l'auteur est inconnu.

La poésie espagnole n'a pas d'épopée, mais le *Romancero* la remplace. Ce mot s'applique indistinctement à celui qui fait ou chante des romances. Mais il faut s'entendre sur le mot romances. Ce ne sont pas ces poésies fades et surannées, expression tiède des sentiments peu élevés, qui sont dans le goût des siècles de décadence, mais bien des chants guerriers, religieux et patriotiques. On appelait d'abord romances toutes les compositions en langue vulgaire dite romane ou ro-

mancière: mélange corrompu du romain ou latin avec l'idiome national; puis ce nom fut restreint aux ballades héroïques et romanesques.

Les chants du *Romancero* espagnol roulent sur les mêmes sujets que ceux du Troubadour en France: croisade, chevalerie, tournoi, soldatesque, nationalité, féodalité, généalogie des gentilshommes de vieille roche, noblesse, toutes ces institutions dont le moyen âge a été si fécond. « La vraie poésie espagnole, observe Cantu, consiste dans les romances; effusion héroïque et spontanée du courage national et de l'esprit chevaleresque exaltés par une croisade de huit siècles. On y trouve comme aujourd'hui un peuple dur, au cœur courageux, à l'orgueil indomptable, toujours prêt à verser son sang ou le sang d'autrui. »

« Le *Romancero*, en Espagne, est le génie inspirateur de la bataille, une Iliade populaire, et son chantre c'est le Tyrtée faisant vibrer la cornemuse et soufflant le feu de l'indépendance et de l'amour de la patrie dans les montagnes des Asturies. Ces vieilles romances intéressent donc à juste titre dans les fastes de la catholique Espagne, et c'est avec raison que Corneille a dit, dans sa préface du *Cid*, qu'elles étaient comme les originaux décousus de l'histoire de ce pays. »

Les pièces du *Romancero* sont ordinairement divisées en couplets. Les poètes espagnols ont emprunté leur *redondilla* des Provençaux de France.

Les plus anciennes romances appartiennent au XIII^e siècle et les plus récentes au XVI^e.

Cette vaste épopée qui dure huit siècles célèbre sans distinction les héros chrétiens et musulmans.

Nous l'avons dit, on ne doit pas s'attendre à rencontrer beaucoup d'art dans ces romances.

Le narrateur peint sans exagérer, sans emphase, simplement, naturellement, dit les choses comme elles se présentent, sans ordre, ni ménagement, ni élégance dans les formes: c'est un tableau sans encadrement. Mais ce qui donne du coloris, de la vigueur et de l'importance à ces poésies, c'est l'idée qu'elles représentent, c'est l'inspiration nationale qui les anime, c'est le souffle du patriotisme qui les soutient. C'est pourquoi elles vivront toujours en Espagne.

Il y a un grand nombre de romances espagnoles, mais celles qui concernent le *Cid Campeador* forment à elles seules un travail long et remarquable, sans compter celles qui sont ensevelies dans la poussière des vieilles bibliothèques, en manuscrit. On en connaît plus de cent, de différents textes.

Gonzalez de Berceo (1196-1268), et quelques autres, écrivirent des moralités, des légendes, des poèmes religieux remplis de miracles, pauvres d'imagination et généralement trop prétentieux. Le principal mérite de ces écrivains est d'avoir contribué au développement de la langue nationale.

Jean Loranço Segura (1280) composa le poème d'*Alexandre*, imité de l'*Alexandre* de Philippe Gauthier; il y annexa deux lettres morales. « C'est, dit un critique, l'œuvre capitale du XIII^e siècle. Loranço a des hardiesses qui ne sont pas ordinaires; il touche d'une main curieuse à toutes les connaissances humaines; il passe, il bondit, quand il lui plaît, du monde ancien au monde nouveau, monte et descend à vol d'aile le cours des idées et se complait dans l'assemblage des idées les plus bizarres; mais sous une apparence d'invention, il n'invente rien, pas même les vers dont il fait usage et que ses compatriotes ont appelé le *ver-français*. C'est l'alexandrin inégalement allongé sous le balancier de la césure, sous la symétrie des hémistiches. »

Par ordre de Ferdinand le saint (1226-1252) la loi des Goths, qui régissait alors l'Espagne, fut traduite en langue vulgaire sous le titre de *fuero-juzgo* (*forum judicium*). Ce monument, le plus ancien de la prose espagnole, cité par Viardot (1), contient cette sage définition de la loi:

« La loi est faite pour que les bons puissent vivre au milieu des méchants et que les méchants cessent de faire le mal. Elle est faite pour les hommes comme pour les femmes, elle gouverne les grands comme les petits, les savants comme les ignorants, les hidalgos comme les vilains (*villanos*); elle doit luire pour tous, comme le soleil. »

Alphonse X (1317-1326), un roi-poète de l'Espagne, surnommé le *savant* (*el sabio*), inventa le vers d'*Art majeur*, plus noble et plus harmonieux que l'irrégulier alexandrin. Ce vers fut plus tard remplacé, à son tour, par l'endecasillabe italien, qui envahit à la fois l'Espagne et l'Angleterre. Malgré les efforts que fit ce prince courageux pour détrôner le mauvais goût et l'ignorance de son siècle, il n'obtint cependant qu'un succès médiocre. Il composa des *cantigos*, en dialecte galicien, restaura les principes du droit romain, introduisit l'usage de la langue espagnole dans les tribunaux, traduisit la bible en langue vulgaire, laissa des recueils de chroniques, une *Histoire de la terre sainte* et un poème obscur, le *trésor*, où il révèle le secret de la pierre philosophale.

EDMOND LAREAU.

(A suivre.)

(1) *Etudes sur l'Espagne.*

PROPOS DU DOCTEUR

L'HYGIÈNE DE LA BOUCHE CHEZ LES ENFANTS ET LES ADOLESCENTS

Le Dr Pietkiewicz vient de faire sur ce sujet, à la Société de Médecine publique, une intéressante communication. Après avoir fait ressortir l'importance d'un bon état de la bouche, surtout chez l'enfant et l'adolescent (qui en ont besoin, plus que l'adulte, pour leur évolution et leur accroissement réguliers), l'auteur recherche les *desiderata* d'une bonne hygiène dentaire et en fait le saisissant exposé.

Les altérations des dents sont susceptibles de commencer dès les premiers mois de l'existence; et l'on voit assez souvent des caries survenir chez des enfants de dix-huit mois à deux ans. Ces caries peuvent déterminer des abcès, des fistules, des cicatrices difformes, des pertes du bord alvéolaire de la mâchoire; et, secondairement, des troubles profonds et permanents, dans le développement normal de la deuxième dentition, c'est-à-dire de la dentition définitive.

Il faut, le moins possible, procéder à l'extraction des dents de lait. Cette extraction rétrécit les alvéoles dentaires et amène pour l'avenir de graves malformations dans la dentition.

Le conseil municipal de Paris a récemment discuté l'organisation d'un service dentaire dans les écoles communales de Paris. Rien ne serait plus utile: 75 pour 100 des enfants ont besoin de soins urgents de la bouche. Le service dentaire gratuit devrait même être étendu à toute la population parisienne. Dans des cliniques spéciales, on soignerait, avec les ressources de la science moderne, la carie dentaire, les périostites, les anomalies du système dentaire, etc. On enlèverait le tartre dentaire et l'on enseignerait les soins de propreté trop méconnus, hélas! de la classe ouvrière, et les règles qui doivent présider à une bonne hygiène buccale.

Nos lecteurs connaissent toutes ces règles que nous avons exposées ici en temps et lieu. Point n'est donc besoin d'affirmer que nous nous associons pleinement au vœu exprimé par le Dr Pietkiewicz et par tous ceux qui, de près ou de loin, s'intéressent à la santé du peuple, « ce cœur de la nation. »

La carie dentaire devient de plus en plus fréquente. Est-ce un signe de dégénérescence? Nous croyons plutôt que cette augmentation est en raison de la civilisation. L'influence d'une nourriture recherchée, la vulgarisation des eaux gazeuses naturelles ou artificielles sont des causes invoquées par nombre d'auteurs compétents. Ces causes sont aujourd'hui à leur maximum.

Faut-il ainsi incriminer le sucre, ce condiment indispensable de la civilisation, comme l'appelle Michel Lévy? Le Dr Poulet, de Plancher-les-Mines, France (un éminent praticien auquel la science médicale doit certainement bien plus qu'à des personnalités officielles et tapageuses), le Dr Poulet attribue au premier déjeuner sucré et féculent des citadins la fréquence toujours croissante de la carie dentaire dans les villes. Il est incontestable que les croqueurs de bonbons et de chocolat se préparent d'évidentes caries: mais le jeûne matinal, en honneur dans les grandes villes, a, croyons-nous, une bien plus mauvaise influence sur la dentition que les plus sucrés déjeuners du monde. Nous n'avons fait autrefois ressortir ici les raisons, qui résident surtout dans l'action de la salive acide sur la production de la carie.

Un dentiste américain, le Dr Kulp, affirmait récemment que l'usage du pain noir (c'est-à-dire du pain qui renferme les matières terreuses de la périphérie du grain) est d'une très grande utilité pour la nutrition et la conservation des dents.

Cette action est commune à tous les aliments riches en phosphates de chaux, la farine d'avoine, par exemple: les Ecossais, qui en font la base de leur nourriture, ont, paraît-il, une dentition exceptionnelle. Il ne faut donc jamais oublier de remédier, chez les enfants, à la pénurie des phosphates alimentaires. Un enfant nourri de pain noir, de farine d'avoine, de la viande cartilagineuse, du veau, etc., verra son système osseux, et les dents, qui sont des *ostéoides* (pareilles à des os), prospérer et se fortifier visiblement.

Si le travail prématuré des écoliers nuit beaucoup au développement de leurs dents, cela tient à ce que l'effort cérébral (comme l'a démontré le regretté Byasson) consomme et élimine une notable quantité de phosphates. Quoi qu'il en soit, les professeurs et les chefs d'institution ont toujours remarqué que les premiers élèves des classes ont généralement la plus déplorable dentition.

Il est temps de remédier chez nous, par une hygiène serrée et par des services de consultations gratuites, aux altérations dentaires de plus en plus fréquentes dans notre race: l'érosion dentaire, la dent naine, la vulnérabilité des dents, leur usure facile, leur caducité précoce, peuvent presque toujours être évitées et prévenues par l'hygiène et la thérapeutique. Quant à la chirurgie dentaire, on peut en dire ce que disait Thiers de la République: elle doit être conservatrice ou elle ne sera



LE PRINCE GEORGE DE GALLES



LE CONTRE AMIRAL GALIBER



LE SERGENT LAVAYSSIÈRE

pas. La deuxième dentition et l'éruption des dents de sagesse s'accompagnent d'accidents qui réclament les soins les plus éclairés : on ne doit pas plus abandonner ces accidents au premier venu des arracheurs de dents, que l'on ne doit les abandonner à la marâtre nature.

D^r E. MONIN.

NOS GRAVURES

Le prince George de Galles

Le prince a passé quelques jours au milieu de nous ; il est, paraît-il, enchanté de son séjour à Montréal et à Québec. Il a assisté à deux bals magnifiques, l'un donné à Windsor Hôtel, de Montréal, et l'autre à la citadelle de Québec.

Il est peu de personnes au monde qui soient royale-ment apparentées que le prince George de Galles. Ce jeune homme est tout à la fois petit-fils de la reine d'Angleterre, petit-fils du roi de Danemark, neveu du czar de Russie, neveu du roi de Grèce, neveu du futur empereur d'Allemagne. Il a pour oncles et tantes (c'est-à-dire frères et sœurs de son père ou de sa mère) l'impératrice de Russie, la princesse impériale d'Allemagne, le roi George de Grèce, le prince royal de Danemark, le prince Alfred d'Angleterre, le prince Arthur, le prince Léopold, la princesse Louise, la princesse Béatrice, la duchesse de Cumberland, reine de Hanovre.

Il est lui-même le plus proche héritier de la couronne d'Angleterre après le prince de Galles et le prince Albert-Victor, son frère aîné. Il succéderait au trône en cas de mort de ce dernier.

La visite du prince George de Galles a remis en mémoire celles que les autres membres de la famille royale ont déjà faites au Canada.

Il y a eu, d'abord, au commencement du siècle, le duc de Kent, qui a laissé des souvenirs vivaces ; puis son frère, Guillaume III, qui vint à Québec avant d'être roi, sous le règne de George IV ; et depuis 1860, le prince de Galles, le duc de Cumberland, le prince Alfred, le prince Arthur, le prince Léopold, et enfin le prince George, sans parler de la princesse Louise. Il y a ainsi peu de princes anglais qui ne connaissent pas notre pays.

Le contre-amiral Galiber

Le contre-amiral Galiber, dont nous donnons la figure dans nos illustrations, a été nommé commandant de la division navale de la mer des Indes en remplacement du contre-amiral Pierre, décédé. M. le contre-amiral Galiber est né le 24 juillet 1824. Il est entré au service en 1840. Aspirant en 1842, enseigne de vaisseau en 1846, lieutenant en 1854, capitaine de frégate en 1862, de vaisseau en 1869, il était promu contre-amiral le 29 janvier 1879. Il était commandeur de la Légion d'honneur et membre du Conseil d'Amirauté.

Le sergent Lavayssière

Jean Lavayssière, le sous-officier dont nous donnons le portrait, est un ancien sergent du 8^e bataillon de chasseurs à pied, né en 1821, à Castelfranc, dans le département du Lot. Cet homme est l'un des quatre héros qui survécurent à la défense du marabout de Sidi-Brahim, en Afrique, au mois de septembre 1845. Dans ce combat, où une compagnie de 80 hommes eut à résister aux attaques furieuses de 1,500 Arabes, Lavayssière fut blessé d'un coup de baïonnette à l'épaule droite. En récompense de son héroïque conduite, Lavayssière reçut la croix de la Légion d'honneur, et peu après fut nommé sergent.

Il s'était retiré dans ses foyers, son temps de service expiré, lorsque, menacé de perdre la vue, il vint dernièrement à Paris se faire traiter à l'hôpital des Quinze-Vingts. Son admission dans cet établissement éveilla la sollicitude des 2^e et 7^e bataillons de chasseurs à pied, qui s'entendirent pour lui faire une réception à Versailles et à Courbevoie. Le 8^e bataillon, celui auquel Lavayssière a appartenu, ne voulut pas être en reste, et on se cotisa pour inviter le vieux héros à se rendre à Amiens. Arrivé à la gare, Lavayssière était reçu par tous les officiers de l'état-major, qui l'ont invité à déjeuner à la pension des officiers, puis conduit en voiture à la citadelle, où le bataillon en armes lui a été présenté. La fête s'est continuée le lendemain par un punch et un feu d'artifice, et s'est terminée par la présentation du vieux drapeau du bataillon, celui que défendit si bien Lavayssière et ses compagnons au marabout de Sidi-Brahim.

Paris.—Modes d'automne

19. Visite Sévigné en armure de soie, brodée de chenilles et de perles ; garnitures de marabout chenillé.

20. Visite Marie-Rose.—Visite en peluche écaillée, longue devant, très courte derrière. Devant plissé en tissu uni. La visite est garnie d'un riche marabout chenillé. Nœuds de ruban aux pans.

21 et 22. Pelisse Rohan.—(Dos et devant.) En tissu

cache-noir japonais, garni de velours assorti. Draperies formant pouf et pli creux derrière.

23 et 24. Vêtement Lakmé.—(Dos et devant.) Vêtement en drap uni, garni de velours assorti ; nœuds et ceinture de velours avec agréments de perles d'acier.

25. Aïda, grande cloche de feutre souple, nuance castor.—Le bord est retourné et tuyauté sur la passe, cinq petits roulés de velours castor autour de la calotte. Garnie de deux belles amazones castor deux tons ; l'une d'elle est prise sous le bord et retombe sur les cheveux, cinq têtes de plumes et aigrette formant pouf.

26 et 27. Robe anglaise pour fillettes de 8 à 10 ans, en voile Panama crème.—Jupe faite de trois volants plissés. Corsage froncé à la taille et à l'encolure. Tunique élégamment retroussée derrière. Cette robe est faite d'une seule pièce et peut se faire en toute espèce de tissus légers, tels que crépon de laine, crêpe de Chine et côteline. Capote en velours garnie de ruban ottoman velours ou satin.

28. Robe simple pour fillettes de 4 à 6 ans, en lainage uni.—Blouse froncée à l'encolure et à la taille, tout autour retombant en bouillonné sur un petit plissé, formant jupe.

29. Toilette de fantaisie pour fillettes de 6 à 8 ans.—Blouse en rhadamés de soie bleu marine, toute froncée devant et derrière, retombant sur une jupe écossaise bleue et rouge. Grillage de points anglais en soie rouge sur la parmenture, le col et les manches. La même toilette peut se faire tout en lainage. Chapeau canadien en feutre ras assorti, bordé de galon, garniture de ruban et palettes.

30. Robe pour fillette de 5 ans, en vigogne crème ou tissu fantaisie.—Jupe plissée. Corsage légèrement bouffant. Col Marie Stuart en velours, ainsi que les parements et le flot de la ceinture. Chapeau feutre bords relevés, garni plume et velours.

31. Robe élégante en "Irish poplin" avec empiècement.—Pli couchés sur le dos et le devant, resserrés à la taille par trois rangs de fronces. Large ceinture assortie au fond dominant de l'écossais. Haute bande de broderie dans le bas avec plissé dépassant. Chapeau assorti.

32. Costume Jersey pour fillettes de 5 à 10 ans.—Corsage en stokinette (tissu tricoté bleu marine), bien collant sur le buste. Petit col très montant et parements de velours bleu. Lacé ou fermé derrière par des boutons très rapprochés ; étoiles en velours, brodées de soie bleu de ciel appliquées sur le corsage. Jupe en serge bleu marine ou skirting (tissu rayé). Echarpe de surah ou de même tissu que la jupe. Béret de laine assortie, avec pompon.

MANTEAUX D'ENFANTS

33. Manteau en tartan écossais, pour fillettes de 4 à 9 ans. Dos cintré.—Jupe du manteau plissée fin tout autour. Pèlerine rehaussée d'un même plissé. Petit col rabattu. Agrafe d'acier. Ceinture de cuir. Chapeau rond en feutre bordé, orné d'une aile et d'un ruban posé à plat.

34 et 35. Riche et élégant manteau en velours ou en peluche.—Longs plis crevés en bas. Col et pélerine cardinal. Plastron recouvert de marguerites brodées en soie. Mêmes marguerites au-dessus de chaque pli crevé. Fermé devant par un seul rang de boutons.

36. Manteau pour garçon de 4 ans.—Droit derrière avec sous-patte. Grand col châle croisé devant avec deux rangs de boutons. Chapeau rond en feutre.

37. Pelisse froncée pour enfants de 3 à 10 ans.—Froncée tout autour de l'encolure prenant bien le cou. Fronces à la taille derrière et devant. Chapeau de feutre orné d'un gaz avec oiseau.

38. Manteau pour fillettes de 3 à 10 ans, en drap amazone gris.—Dos avec plis piqués jusqu'à la taille. Pavés de velours assorti faisant garniture de chaque côté du devant et tout autour. Guêtres assorties.

39. Manteau pour fillettes ou garçons de 4 à 8 ans.—Vêtement de grande allure avec longue pélerine à gros plis et sur le devant. La ceinture fixe la pélerine pour l'empêcher de se relever, et elle est garnie de velours ainsi que le col et les parements. Ce manteau convient parfaitement pour petit garçon jusqu'à six ans. Chapeau en feutre garni de ruban.

La corvette royale "Le Canada"

Nous donnons à nos lecteurs une jolie gravure qui représente la corvette *Le Canada*, qui a passé huit jours dans notre port. C'est un navire très élégant et marchant très vite. Plus de 40,000 personnes l'ont visité, et tous s'accordent à dire que sous tous rapports l'intérieur est irréprochable.

La corvette, qui portait le prince George, est parti pour les Bermudes.

Les troupes françaises au Tonquin viennent de s'emparer de Bacinh, l'un des points stratégiques les plus importants du delta. Elles ont eu à combattre, en cette occasion, non seulement les Pavillons-Noirs, mais les troupes chinoises elles-mêmes. Une guerre ouverte entre la France et la Chine est considérée comme imminente.

LA VISITE D'ADIEUX

Le train spécial de Son Excellence le gouverneur-général, Son Altesse la princesse Louise et leur suite, est arrivé d'Ottawa lundi après-midi, à la gare Bonaventure, à quatre heures P.M.

Une garde d'honneur, composée de cent hommes du 65^e bataillon, accompagnée de la musique, était rangée des deux côtés de la plate-forme et présenta les armes au moment où Leurs Excellences descendirent du train.

Le maire et les échevins se trouvaient à la gare et accompagnèrent Leurs Excellences à l'hôtel Windsor. Là, une adresse fut lue par le maire au nom de la cité. Les échevins furent ensuite présentés à Leurs Excellences.

Une adresse leur fut remise aussi au nom de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, et les principaux officiers de cette société leur furent présentés.

Le doyen de l'Université-McGill et l'hon. juge McKay présentèrent des adresses.

Le bal donné lundi soir par les citoyens de Montréal au gouverneur-général et à la princesse Louise, a été l'une des plus brillantes démonstrations dans le genre qu'on ait vues en cette ville. Une société nombreuse et distinguée était réunie à l'hôtel Windsor, pour la circonstance, et la soirée a eu un succès complet.

Son Excellence, Son Altesse Royale et sa suite sont partis pour Québec mardi soir.

LE PUIT

J'ai voulu, cette année, respirer de la fleur d'orange et je suis parti pour le Midi, à l'heure où tout le monde en revient. J'ai franchi Monaco, la ville des pèlerins, rivale de la Mecque et de Jérusalem, sans laisser d'or dans les poches d'autrui ; et j'ai gravi la haute montagne sous un plafond de citronniers, d'orangers et d'oliviers.

C'est ici le pays des ravins. Les croupes de la montagne sont tailladées, échanrées partout, et dans ces replis sinueux poussent de vraies forêts de citronniers. De place en place, quand le val rapide s'arrête à une espèce de marche, les hommes ont maçonné un réservoir qui retient l'eau des orages. Ce sont de grands trous aux murailles lisses, où rien de saillant ne s'offre à la main de celui qui tomberait là.

Une lassitude me prit et je cherchai où m'asseoir. Quelques gouttes d'eau glissaient dans l'herbe ; je crus qu'une source était voisine, et je gravis un peu plus haut pour la trouver. Mais j'arrivai sur les bords d'un de ces grands et profonds réservoirs.

Je m'assis à la turque, les jambes croisées, et je restai rêvassant devant ce trou qui paraissait rempli d'encre, tant le liquide en était noir et stagnant.

Là-bas, à travers les branches, j'apercevais, comme des taches, des morceaux de la Méditerranée, luisante à m'aveugler. Mais toujours mon regard retombait sur le vaste et sombre puits qu'aucune bête nageante ne semblait même habiter, tant la surface en demeurait immobile.

Soudain, une voix me fit tressaillir. Un vieux monsieur, qui cherchait des fleurs (car cette contrée est la plus riche de l'Europe pour les herborisants), me demandait :

—Est-ce que vous êtes, monsieur, un parent de ces pauvres enfants ?

Je le regardai stupéfait.

—Quels enfants ? monsieur.

Alors il parut embarrassé et reprit en saluant :

—Je vous demande pardon. En vous voyant ainsi absorbé devant ce réservoir, j'ai cru que vous pensiez au drame affreux qui s'est passé là.

Cette fois, je voulus savoir, et je le priai de me raconter cette histoire.

* * *

Elle est bien sombre et bien navrante et bien banale en même temps. C'est un simple fait divers. Je ne sais s'il faut attribuer mon émotion à la manière dramatique dont la chose me fut dite, aux décors des montagnes, au contraste de cette joie du soleil et des fleurs avec le trou noir et meurtrier, mais j'eus le cœur tordu, tous les nerfs secoués par ce récit qui, peut-être, ne vous paraîtra point si terriblement poignant en le lisant dans votre chambre sans avoir sous les cieux le paysage du drame.

C'était au printemps de l'une des dernières années. Deux petits garçons venaient souvent jouer au bord de cette citerne, tandis que leur précepteur lisait quelque livre, couché sous un arbre. Or, par une chaude après-midi, un cri vibrant réveilla l'homme qui sommeillait, et un bruit d'eau jaillissant sous une chute le fit se dresser brusquement. Le plus jeune des enfants, âgé de onze ans, hurlait, debout près du bassin dont la nappe, remuée, frémissait, refermée sur l'aîné qui venait d'y tomber en courant le long de la corniche de pierre.

Eperdu, sans rien attendre, sans réfléchir au moyen, le précepteur sauta dans le gouffre et ne reparut pas, étant heurté le crâne au fond.

Au même moment, le jeune garçon, revenu sur l'eau, agitait ses bras tendus vers son frère. Alors, l'enfant, resté sur terre, se coucha, s'allongea, tandis que l'autre essayait de nager, d'approcher du mur, et bientôt les quatre petites mains se saisirent, se serrèrent, crispées, liées ensemble.

Ils eurent tous deux la joie aiguë de la vie sauvée, le tressaillement du péril passé. Et l'ainé essaya de monter, mais il n'y put parvenir; le mur était droit; et le frère, trop faible, glissait lentement vers le trou. Alors ils demeurèrent immobiles, ressaisis par l'épouvante. Et ils attendirent.

Le plus petit serrait de toute sa force les mains du plus grand, et il pleurait nerveusement en répétant :

— Je ne peux pas te tirer : je ne peux pas te tirer.

Et soudain il se mit à crier :

— Au secours ! au secours !

Mais sa voix grêle perçait à peine le dôme de feuillage sur leurs têtes.

Ils restèrent là longtemps, des heures et des heures, face à face, ces deux enfants, avec la même pensée, la même angoisse et la peur affreuse que l'un des deux, épuisé, desserrât ses faibles mains. Et ils appelaient toujours en vain.

Enfin, le plus grand qui tremblait de froid dit au petit :

— Je ne peux plus. Je vais tomber. Adieu, petit frère.

Et l'autre, haletant, répétait :

— Pas encore, pas encore, attends.

Le soir vint, le soir tranquille, avec ses étoiles mirées dans l'eau. L'ainé, défaillant, reprit :

— Lâche-moi une main, je vais te donner ma montre.

Il l'avait reçue en cadeau quelques jours auparavant; et c'était, depuis lors, la plus grande préoccupation de son cœur. Il put la prendre, la tendit, et le petit qui sanglotait la déposa sur l'herbe auprès de lui.

La nuit était complète. Les deux misérables êtres, anéantis, ne se tenaient plus. Le grand, enfin, se sentant perdu, murmura encore :

— Adieu, petit frère, embrasse maman et papa.

Et ses doigts paralysés s'ouvrirent. Il plongeait et ne reparut plus...

Le petit, resté seul, réussit à l'appeler furieusement.

— Paul ! Paul ! mais l'autre ne revenait point.

Alors il s'élança dans la montagne, tombant dans les pierres, bouleversé par la plus effroyable angoisse qui puisse étreindre un cœur d'enfant, et il arriva, avec une figure de mort, dans le salon où attendaient ses parents.

Et il se perdit de nouveau en les amenant au sombre réservoir. Il ne retrouvait plus sa route. Enfin, il reconnut la place.

— C'est là, oui, c'est là.

Mais il fallait vider cette citerne; et le propriétaire ne le voulait point permettre, ayant besoin d'eau pour ses citronniers.

Enfin, on retrouva les deux corps le lendemain seulement.

Vous voyez que c'est là un simple fait divers. Mais si vous aviez vu le trou lui-même, vous auriez été comme moi déchiré jusqu'au cœur, à la pensée de cette agonie d'un enfant pendu aux mains de son frère, de l'interminable lutte de ces gamins accoutumés seulement à rire et à jouer, et de tout ce simple détail : la montre donnée.

Je ne sais rien de plus épouvantable que ce souvenir attaché à l'objet familier qu'on ne peut quitter. Songez que chaque fois qu'il touchera cette montre sacrée, le survivant reverra l'horrible scène, la mare, le mur, l'eau calme, et la face décomposée de son frère vivant et aussi perdu que s'il était mort déjà. Et durant toute sa vie, à toute heure, la vision sera là, réveillée, dès que du bout du doigt il touchera seulement son gousset.

MAUFRIGNEUSE.

EMPIRE BRITANNIQUE

Les Anglais qui ont toujours peur de voir la puissance coloniale de la France s'agrandir, évaluée à 6,300,000 habitants, ont un empire universel qui ne compte pas moins de 206,718,399 sujets. En voici le détail : Possessions d'Europe : Helgoland, îles de la Manche, Gibraltar, Malte et Chypre, 504,824 habitants; en Asie : Inde, 191,411,434, Ceylan, 2,638,540; autres possessions d'Asie : Aden, établissements de Malacca, Labuan, partie nord de Bornéo et Hong-Kong, 625,244; en Afrique : le Cap et Natal, 1,627,197, Maurice (ancienne île de France) 377,373, Sainte-Hélène et Ascension, 5,068; en Amérique : confédération du Canada, 4,352,000, Terre-Neuve, 174,509, les Bermudes, 13,948, Antilles, 1,241,867, Guinée, 248,110, îles Falkland, 1,553; en Océanie : Australie, 8,236,383, Nouvelle-Zélande, 484,804, et îles Fidji, 124,002.

Ces diverses possessions couvrent une superficie de deux milliards d'hectares environ. C'est le plus vaste empire colonial qui ait existé depuis l'empire romain.

MOULINS A PRIÈRE

Les Chinois ont appliqué à la prière le procédé mécanique que Barbari a infligé à la musique. Le moulin à prières est un cylindre sur lequel sont inscrites des formules sacrées. On tourne comme un joueur d'orgue, et à chaque tour un timbre avertit le joueur que sa prière recommence. Les grands cylindres s'appellent des moulins; il y en a un, dans les montagnes du Thibet, qui ressemble à un vrai buffet d'orgue et qui est mis en mouvement par une manivelle de fer en guise de poignée; il a 12 pieds de haut et 6 à 3 de large; il est peint de bandes circulaires aux couleurs éclatantes, et sur chaque bande est écrite une de ces invocations sempiternelles qui, chez les bouddhistes, ont usurpé la place de toutes sortes de prières. Chaque voyageur qui entre dans le petit temple, commence par faire une révérence au bonze; puis, s'appuyant à terre devant la grande roue, la fait tourner rapidement et religieusement; autant de tours, autant de grâces. Dans les monastères des bonzes, il existe force jeu de petits cylindres combinés, de manière que n'importe quel passant peut les faire tourner tous à la fois en tirant avec la main. D'autres fois, ils sont établis de manière à pouvoir être mus par le vent ou par l'eau; dans ce cas, ils tournent indéfiniment, pour le bonheur du village auquel ils appartiennent, à moins qu'un indiscret ne soit venu à la sourdine les arrêter et les remettre en mouvement pour son propre compte.

La princesse de Hatzfeld et Napoléon

Tout le monde ne sait pas que le comte de Hatzfeld, le nouveau secrétaire d'Etat pour les Affaires Etrangères à Berlin, est un descendant du prince qui était gouverneur de Berlin, lorsque cette ville tomba au pouvoir des Français en octobre 1806, et qui fut bien près d'être fusillé par ordre de Napoléon.

Le prince avait envoyé au roi de Prusse une lettre dans laquelle il lui donnait des renseignements sur les forces françaises; cette lettre fut interceptée et remise à l'empereur. On a publié dernièrement et pour la première fois, paraît-il, une lettre écrite par Napoléon à Joséphine, qui explique comment il s'est fait que le prince n'a pas été fusillé de suite après son arrestation. Voici cette lettre qui a le double intérêt de faire allusion à cet incident de guerre et de faire connaître quelques-unes des idées de Napoléon sur les femmes :

« J'ai reçu votre lettre, chère amie; vous y paraissez fâchée du mal que je dis des femmes. Je déteste, au-delà de toute expression, les femmes intrigantes! Je suis habitué aux femmes douces, bonnes et confiantes. Je les aime, celles-là; et si elles m'ont gâté, ce n'est pas ma faute, c'est la vôtre. Maintenant vous allez voir que j'ai été bon pour une femme qui m'a prouvé qu'elle était bonne et sensible—madame de Hatzfeld. Quand je lui montrai la lettre de son mari, elle me dit simplement, mais avec une profonde émotion et en sanglotant. « Ah! c'est bien là son écriture. » Cet aveu toucha mon cœur. J'avais du chagrin pour elle et je lui dis : « Eh bien, madame, jetez cette lettre au feu. Je ne suis plus capable de condamner votre mari. » Elle brûla la lettre, paraissant très heureuse. Son mari fut sauvé, deux heures plus tard il eût été mort. Vous voyez par là que j'aime les femmes qui sont bonnes, franches et gentilles—celles qui vous ressemblent. Adieu, mon amie. Bien à vous.

« NAPOLÉON. »

CHOSSES ET AUTRES

Les Jésuites viennent d'ouvrir un collège à Liverpool.

La présentation des candidats à Lévis a lieu aujourd'hui.

Plusieurs industriels de Montréal ont obtenu des prix à l'exposition de Saint-Jean, N.-B.

Le gouverneur-général a adressé une proclamation à la milice du Canada.

M. Kaulbach, conservateur, est élu à Lunenburg par une majorité de 278 voix.

Toronto se prépare déjà à célébrer son cinquantième anniversaire l'an prochain.

La France a refusé d'une manière positive de faire de plus amples excuses à l'Espagne.

Le marquis de Lorne va être fait chevalier de l'ordre de la Jarretière à son retour en Angleterre.

Le rév. M. Johnson, de Hull, chapelain du Sénat, est décédé il y a quelques jours.

L'association de tir du Canada se propose d'organi-

ser, pour l'été prochain, à Ottawa, un concours international.

Le prochain terme de la cour d'assises s'ouvrira le 1er de novembre, à Montréal, sous la présidence de l'hon. juge Monk.

Les lieut.-colonels d'Orsonnens et Turnbull s'embarqueront le jeudi, 25 courant, à Liverpool, pour revenir au Canada.

Le cheval qui, aux dernières courses de Longchamps, à Paris, a remporté le grand prix de Saint-Cloud, se nomme « Québec. »

Un vapeur de la ligne Guion vient de faire la traversée de New-York à Queenstown en 6 jours, 21 heures et 36 minutes.

Les préparatifs de l'exposition canadienne permanente, à Paris, avancent rapidement; on croit que l'exposition sera ouverte au public à la fin de novembre.

On dit qu'à l'avenir les examens du service civil auront lieu dans la deuxième semaine des mois de mai et de novembre, au lieu de juin et de décembre.

M. M.-C. Casgrain, avocat, a été nommé professeur en droit criminel, à l'Université-Laval, en remplacement de feu M. le juge Alleyne.

Lord Landsdowne, le nouveau gouverneur-général du Canada, et lady Landsdowne, sont partis de Molville pour Québec jeudi dernier, à bord du vapeur *Parisian*.

Une dépêche de Paris, en date de samedi, annonce que le nouveau cabinet espagnol est disposé à maintenir des relations amicales avec la France.

La comtesse de Chambord a décidé de passer le reste de ses jours dans un couvent, et de léguer ses immenses propriétés à des institutions religieuses et de charité.

Le nombre des émigrants qui ont quitté l'Italie, l'année dernière, est de 161,562; l'année précédente, il avait été de 135,832.

Tous les jours des protêts sont signifiés aux cotiseurs, de la part des employés du service civil, qui se refusent à payer la taxe que le conseil municipal d'Ottawa leur a imposée.

La compagnie du chemin de fer Canadien du Pacifique a actuellement 119 locomotives sur la division occidentale de cette ligne, et chaque jour on en augmente le nombre.

Le collège de médecine pour les femmes, ouvert il y a deux semaines, à Toronto, renferme deux élèves. On ne saurait dire que le besoin de cette institution se faisait vivement sentir.

Dans le cas d'une rupture entre la France et l'Espagne, tous les sujets espagnols en France seront placés sous la protection d'une puissance amie, sous celle de la Belgique probablement.

L'anniversaire de la découverte de l'Amérique a été célébré vendredi dernier, à Madrid (Espagne), par un splendide banquet auquel assistaient tous les représentants des républiques américaines.

Il y a, à Toronto, un club qui réclame pour les femmes le suffrage dans les élections parlementaires et municipales. Prochainement des délégués se rendront auprès des ministres.

Lord et lady Russell, accompagnés de leur suite, se rendront à Québec pour saluer le marquis de Landsdowne à son arrivée et faire leurs adieux au marquis de Lorne et à la princesse Louise.

Les ouvrages sont poussés avec vigueur à l'édifice que fait construire M. l'abbé Dugas, pour le collège commercial du Sacré-Cœur, à Cohoes, E.-U., et, vers la fin de novembre, il sera occupé par les professeurs et les élèves.

M. Hector Legru, l'ancien directeur de l'usine à sucre de Berthier, est de retour au Canada, dans l'intention de se livrer à la fabrication du sucre de betteraves. Espérons que les efforts de M. Legru seront, cette fois, couronnés de succès.

Le duc d'Argyle, père du marquis de Lorne, vient d'être créé par la reine Victoria chevalier de l'ordre de la Jarretière. Cet ordre en est un de noblesse plutôt que de chevalerie. Ses membres se recrutent en grand nombre parmi les têtes couronnées.

Un prêtre catholique, de New-York, vient de faire l'acquisition, au prix de \$38,000, d'une église destinée aux personnes de couleur qui appartiennent au culte catholique. Dans la ville seule de New-York, ceux-ci sont au nombre d'environ 2,000.

Peu de personnes qui se disent troublées de temps à autre par la maladie des reins, ou autres, ne doivent plus s'alarmer, car, avec les Amers de Houblon, ces maladies sont guéries comme par enchantement.



19. VISITE SÉVIGNÉ.



L.C.
25. CHAPRAU AÏDA.



20. VISITE MARIE-ROSE.



21 ET 22. PELISSE ROHAN (DOS ET DEVANT).



23 ET 24. VÊTEMENT LARMÉ (DOS ET DEVANT).



26. ROBE ANGLAISE (DOS). 28. ROBE SIMPLE. 29. TOILETTE DE FANTAISIE. 30. FILLETTE DE CINQ ANS. 31. ROBE ÉLÉGANTE. 32. COSTUME JERSEY. 27. ROBE ANGLAISE (DEVANT).



33. MANTEAU EN TARTAN. 34. MANTEAU EN VELOURS (DOS). 35. MANTEAU EN VELOURS (DEVANT). 36. MANTEAU POUR GARÇON. 37. FELISSE. 38. MANTEAU DE FILLETTE. 39. MANTEAU A PÈLERINE LONGUE.

H. Charles

LES CRÊCHES

I

Parmi le sérapique assain,
Créé de Dieu pour que sans fin,
Ivres de son amour, ils chantent ses louanges
Dans le bonheur du Paradis,
Un sérapique parfois, loin des concerts des anges,
S'en allait cacher ses soucis.

Son front blanc, penché vers la terre,
Comme une fleur sans eau l'été,
Toujours de plus en plus paraissait attristé.
Si l'ennui, quand on est dans la gloire du Père,
Pouvait flétrir un cœur, je dirais qu'à part lui
Ce bel ange avait de l'ennui.

Pourquoi n'est-il pas de la fête ?
Qu'est-ce qui le retient à l'écart, tout rêveur ?
Seul des anges, comme un pêcheur,
Pourquoi va-t-il, baissant la tête ?

II

Soudain aux pieds de Dieu l'ange s'agenouilla !...
Que peut-il vouloir dire ou faire ?
Les sérapiques pour voir, pour entendre leur frère,
Arrêtent leur Alléluia :

III

Quand Jésus, se met-il à dire,
Quand Jésus, votre fils, pleurait,
Au bercail où, tout nu, le froid le torturait,
Je le consolais d'un sourire,
De mes deux ailes le couvrant,
De mon souffle le réchauffant.

Depuis, Seigneur, sitôt qu'un petit enfant pleure,
Dans mon cœur retentit sa voix jusqu'en vos cieux.
Voilà pourquoi mon cœur est en peine à toute heure,
Voilà pourquoi je suis pensif et soucieux.

Sur la terre, Seigneur, j'ai quelque chose à faire !
Laissez-moi descendre en ce lieu
Où ne font que vagir tant d'enfants, ô mon Dieu !
Pauvres agneaux de lait, dans des réduits sans feu,
Sevrés du sein, sevrés des baisers d'une mère !...
Dans de chaudes maisons, je les veux abriter ;
Je les veux bien couvrir, bercer et dorloter...
Dans les berceaux douillet d'une chambre commune,
Je veux que chacun ait vingt mères au lieu d'une
Qui l'endorment, l'ayant tout son soul fait têter !

IV

Et du cœur et des mains ses frères l'applaudirent ;
Les étoiles de Dieu dans les cieux tressaillirent ;
Et, ses ailes s'ouvrant, l'ange ne tarda pas,
Aussi prompt que l'éclair, à descendre ici-bas.
Ici-bas, sous ses pieds, les chemins se fleurirent,
Et les mères se réjouirent,
Et partout les Crèches s'ouvrirent,
Auge des nouveau-nés, où tu portas tes pas.

JOSEPH ROUMANILLE.

LE MOULIN ROUGE

— 0 —

PROLOGUE

LE MARIAGE DE LASCARS

XX

UN DRAME SUR LA RIVIÈRE

Tout en disant ce qui précède, Mathias le passeur s'empressa de détacher la chaîne rouillée qui maintenait le bac, et saisit la corde dont le milieu plongeait sous l'eau, et grâce à laquelle il pouvait, sans trop de peine, conduire d'un bord à l'autre la lourde machine.

Tancrède, au lieu de mettre pied à terre, rendit la main à sa monture qui, d'un seul bond, atteignit le milieu du bac dont on entendit gémir et trembler la membrure, comme si toutes les parties de la vieille embarcation allaient se disjoindre...

Mathias poussa un profond soupir d'effroi et de résignation ainsi qu'il le faisait d'ailleurs chaque fois que M. d'Hérouville montait dans le bac.

Le valet, sans doute compatissant aux terreurs du pauvre homme, terreurs qu'il partageait peut-être jusqu'à un certain point, descendit et prit son cheval par la bride pour le faire entrer dans le bac.

Le passeur appuya sur la corde, et le radeau pesant, se séparant lentement du bord, se dirigea vers la rive opposée.

Tant que le bac se trouva dans des eaux calmes, tout alla bien et la corde à peine tendue fonctionna comme de coutume ; mais au bout de quelques minutes l'embarcation atteignit le milieu du fleuve, l'endroit, par conséquent, où les eaux se trouvaient profondes et rapides.

La besogne du passeur devenait, sinon plus difficile, du moins plus fatigante, et Mathias devait faire un puissant effort pour lutter victorieusement contre le courant.

Il s'arc-bouta contre le plat bord, et, se cramponnant des deux mains au câble, il imprima à la machine une vigoureuse impulsion...

Un craquement se fit entendre...

Mathias, frappé au visage par la corde soudainement détendue, poussa un grand cri, et le bac, au lieu de continuer sa marche en droite ligne, oscilla d'une façon brusque et tourna sur lui-même comme un homme pris de vertige et qui va tomber...

Puis saisi et dominé irrésistiblement par le courant, il se mit à descendre le fleuve avec une rapidité prodigieuse.

— Ah ! ça, Mathias, qu'y a-t-il donc ? demanda M. d'Hérouville très surpris.

— Ce qu'il y a, monsieur le marquis ?... répondit le passeur tremblant, en s'arrachant avec désespoir une poignée de cheveux gris, il y a que nous sommes perdus...

— Perdus ! répéta Tancrède.

— Positivement, et il ne nous reste, à l'heure qu'il est, qu'à recommander notre âme au bon Dieu.

— Pourquoi donc cela ?...

— Parce que la corde du bac vient de se briser, et que nous nous en allons à la dérive !... Ah ! c'est le diable qui s'en mêle !... un bon cordeau tout neuf qui sert depuis six mois à peine et qui devait servir encore pendant cinq ans, au moins !

— Je vois bien l'accident, reprit Tancrède en souriant malgré lui, mais le péril ne me paraît pas, à beaucoup près, aussi grand que vous le faites, père Mathias ; nous allons échouer doucement sur un bord ou sur l'autre, et, selon toute apparence, nous en serons quittes pour un bain.

— Oh ! que non pas, monsieur le marquis ! répliqua le passeur, le courant nous porte sur la pointe de l'îlot, et la pointe de l'îlot est mauvaise ! il y a là de vieilles souches de saules à fleur d'eau, qui mettront le bac en capilotade, et, tout à l'entour, des herbes si épaisses et si drues qu'elles lient comme des ficelles les jambes du meilleur nageur et le neyent en moins de rien ! que mon saint patron et tous les saints aient pitié de nous, nous n'en reviendrons pas !...

— Mort de ma vie ! murmura Tancrède, la situation est grave en effet ! n'avez-vous donc pas sous la main quelque aviron qui servirait de gouvernail et avec lequel il deviendrait possible de diriger le bac et de lui faire éviter l'îlot ?

— Hélas ! je n'ai rien de pareil, monsieur le marquis... à quoi bon m'embarasser d'un aviron quand j'avais la corde ?... une corde toute neuve et si solide ! Ah ! sur le salut de mon âme, je jurerai qu'elle a été coupée par malice ! et que Dieu punisse comme il le mérite le misérable qui a fait cela !

Tandis que le bac désemparé continuait à descendre le courant avec une rapidité toujours croissante, et que les paroles que nous venons de reproduire s'échangeaient entre le marquis d'Hérouville et le passeur Mathias, le baron de Lascars frémissait d'une joie infernale et ressentait les premières voluptés d'une vengeance qu'il croyait certaine.

— A la besogne, mes compères ! s'écria-t-il au moment où la corde rompue devenait inutile dans les mains du passeur. Ils sont à nous maintenant comme le lièvre forcé par les chiens est au chasseur !...

Sauvageon et Macaroni appuyèrent sur leurs avirons, d'une main savante et exercée, et le petit bateau plat, quoique lourdement construit et chargé de cinq personnes, fila presque aussi vite qu'un you-you de la marine royale.

La lune venait de disparaître derrière un rideau de nuages épais, une obscurité quasi compacte couvrait la Seine, rendant plus terrible encore la situation des passagers en détresse... Lascars entrevoyait à trois ou quatre cents pas de lui, comme une masse sombre et flottante sans aucune forme distincte, le bac vers lequel il se dirigeait.

Au bout d'un petit nombre d'instant, grâce à l'ensemble merveilleux et à l'incomparable habileté des rameurs, la distance qui séparait les deux embarcations n'était plus que de quelques toises.

Mathias, malgré l'immense épouvante qui l'absorbait, entendit alors derrière lui le bruit cadencé des avirons.

Il se retourna : il aperçut la barque chargée de monde, et il balbutia avec un délire d'autant plus vif que sa terreur avait été intense :

— Un bateau ! c'est un bateau ! monsieur le marquis, que Dieu soit béni ! il ne voulait pas notre mort ! nous sommes sauvés ! on vient à notre aide !...

Tancrède n'eut pas le temps de répondre.

— Êtes-vous là, Monsieur d'Hérouville ? demanda d'une voix haute Roland de Lascars.

— Je suis là, répliqua le marquis, je suis là, fort en péril, à ce qu'il paraît. Jetez-nous donc une amarre, braves gens, et vous recevrez des preuves éclatantes de ma munificence aussitôt que j'aurai mis pied à terre.

Le baron se mit à rire bruyamment.

— Ah ! monsieur le marquis, reprit-il ensuite d'un ton sardonique, quelle erreur est la vôtre ! nous ne sommes pas ici pour vous sauver... tant s'en faut ! C'est moi qui, tout à l'heure, ai coupé la corde du bac.

— Malheureux ! s'écria Tancrède, dans quel but avez-vous commis cette action infâme ?

— Dans le but de régler cette nuit mes comptes avec vous, marquis d'Hérouville : Je vais vous payer ma dette de haine...

— Vous parlez de haine ! fit le marquis avec une profonde surprise, qui donc êtes-vous ?

— Je suis la vengeance.

En prononçant ces derniers mots, Roland de Lascars pressa la détente de son pistolet ; un éclair raya les ténèbres ; une détonation retentit et fut suivie d'un cri sourd et lugubre. En même temps un corps lourd frappa les eaux profondes qui jaillirent et se refermèrent sur lui.

Le valet du marquis, frappé mortellement par la balle destinée à son maître, venait de disparaître englouti.

Huber et Bergamotte firent feu immédiatement après Lascars. Un des projectiles atteignit le chapeau de Tancrède, l'autre trouva le revers de son habit, mais sans toucher sa tête ou sa poitrine.

— Misérables ! lâches assassins ! cria M. d'Hérouville avec fureur et avec indignation, je vais vous montrer ce que peut un homme de cœur contre une troupe de bandits !...

En parlant ainsi il tira son épée, et enlevant son cheval de la bride et des éperons, il lui fit franchir le plat-bord, il le précipita dans la Seine et il le contraignit à nager de toutes ses forces à la rencontre du bateau plat...

Le généreux animal obéit avec sa souplesse et son intrépidité habituelles et bientôt son large poitrail toucha presque la chétive embarcation des assassins.

Une nouvelle décharge, faite à bout portant, enveloppa le marquis de feu et de fumée, mais en le laissant sain et sauf, comme s'il avait été revêtu d'une de ces armures invincibles et impénétrables que les bonnes fées du temps de la chevalerie errante donnaient à leurs protégés.

Quand le nuage de fumée se dissipa, Tancrède prit l'offensive à son tour et poussa Hudgi jusqu'au bateau par un dernier effort. Il frappa de son épée le plus proche de ses lâches agresseurs.

Macaroni eut la mauvaise chance d'être celui-là... L'excanotier du golfe de Naples, touché vigoureusement en pleine poitrine, fit entendre un juron italien, lâcha son aviron et poula sans connaissance au fond de la barque...

En voyant le destin funeste de l'Italien, Sauvageon, qui n'était brave que lorsqu'il s'agissait d'un péril éloigné, se sentit pris d'une terreur folle. Il ne perdit point complètement la tête, néanmoins ; il conserva la faculté précieuse de raisonner la situation aussi bien que s'il eût été de sang-froid, et il se dit :

— Macaroni a son compte ! Ce diable de marquis frappe comme un sourd et paraît avoir un poignet d'acier, si je reste à bord, mon tour va venir ! avant une demi-minute, il fera mauvais pour moi, et je verrai trancher le fil de mes jours dans la plus fine fleur de ma belle jeunesse ! Si, au contraire, je me jette à l'eau, pas le moindre danger à courir. Je nage mieux qu'une grenouille, je ferai le plongeon et je ne reparaitrai qu'à cent pas d'ici, à l'abri des chances fâcheuses... n'hésitons pas, ayons le courage de sauver ma vie !...

Se gardant bien d'attendre une seconde de plus, en effet, Sauvageon lança son aviron loin de lui, puis, se dressant sur son banc de rameur, il piqua une tête avec une supériorité incontestable, et s'engloutit comme une flèche sans faire jaillir une goutte d'eau...

Le bateau, livré à lui-même par l'évanouissement du premier de ses équipiers, et par la fuite du second, se mit à pivoter, ainsi que l'avait fait le bac quelques minutes auparavant, et suivit ensuite avec docilité le fil du courant qui l'entraînait.

Hadgi nageait de toute sa vitesse pour se maintenir à son niveau, mais, gêné par le poids de son cavalier qu'alourdissait ses vêtements trempés d'eau, il restait en arrière, malgré ses efforts, et la distance, minime d'abord, qui le séparait de la barque, augmentait de seconde en seconde.

Lascars, Huber et Bergamotte rechargeaient leurs armes.

— Êtes-vous prêts ? demanda le baron aux deux bandits.

— Oui... répondit Huber, nous sommes prêts...

— Alors, feu ! feu ! tous ensemble, et cette fois, finissons-en !...

Les trois détonations se fondirent en une seule.

Une sourde exclamation de Tancrède leur répondit.

— Touché ! cria Lascars avec une effrayante expression de triomphe, il est touché ! le marquis d'Hérouville est blessé à mort !...

Lascars se trompait.

Cette fois encore Tancrède venait d'échapper, d'une façon que volontiers nous appellerions miraculeuse, aux balles dirigées contre lui, mais, avec un désespoir indicible, il sentait le pauvre Hadgi, son cheval bien-aimé, sa monture favorite, tressaillir, frissonner sous lui, aspirer l'air de ses naseaux haletants et battre l'eau de ses jambes nerveuses...

Deux balles meurtrières traversaient l'encolure du noble animal et le sang jaillissait à flot de cette double blessure. L'agonie d'Hadgi commença presque aussitôt ; elle fut courte, mais d'autant plus terrible que ce fier descendant des rois de Jarret (selon l'expression orientale) réunissait en lui toutes les conditions de jeunesse, d'énergie, de race et de vitalité puissante, qui devaient lui promettre une carrière presque interminable.

Pendant quelques minutes Hadgi se débattit furieusement contre la mort, puis ses forces s'épuisèrent avec son sang, et bientôt l'un des plus intrépides fils de l'Orient, qui jamais n'aurait lutté victorieusement de vitesse avec l'éclair, ne fut plus qu'un cadavre inerte, flottant entre deux eaux.

Tancrède, donnant un dernier et amer regret à ce fidèle serviteur, à cet ami loyal dont la perte était irréparable, nageait dans la direction de l'îlot dont quelques brasses tout au plus le séparaient.

Le bac, évitant heureusement les dangereuses souches de saules dont nous avons entendu le passeur parler au marquis, venait de s'échouer doucement sur la grève sablonneuse de la petite île.

Mathias, agenouillé et les mains levées vers le ciel, priait Dieu avec ferveur de lui venir en aide et de sauver M. d'Hérouville...

All, le second cheval arabe, semblant comprendre le malheur arrivé à son compagnon, hennissait d'une façon tout à la fois stridente et douloureuse.

Enfin, la barque de Lascars, toujours emporté par le courant capricieux, avait doublé l'îlot au lieu de s'échouer sur lui comme le bac, et se perdait déjà dans les lointaines ténèbres.

Laissons le marquis prendre terre et s'étonner de se retrouver vivant et sans blessures après avoir essayé un si grand nombre de coups de feu, et rejoignons Sauvageon que nous avons quitté tout à l'heure au moment où il venait d'accomplir son plongeon audacieux...

Ainsi que nous le lui avons entendu dire à lui-même, le propriétaire du cabaret du bord de l'eau nageait aussi bien qu'une grenouille ; il semblait se trouver dans l'eau au sein de son élément natal, et volontiers il aurait rendu des points au plus agile des brochets...

Qu'on juge de son étonnement et de son effroi, lorsqu'après être descendu rapidement par la violence de son impulsion jusqu'aux plus extrêmes profondeurs du lit de la Seine, il se trouva dans l'impossibilité subite et absolue, non seulement de remonter à la surface, mais encore de nager entre deux eaux, ainsi qu'il en avait le projet.

Cette impuissance devait avoir une cause... Sauvageon la chercha.

Il crut d'abord qu'il se trouvait engagé dans un réseau de ces herbes perfides qui si souvent causent la mort des plongeurs imprudents...

Il explora rapidement l'espace autour de lui ; il le trouva libre, et cependant un poids incompréhensible continuait à closer ses pieds sur le sable, tandis que quatre toises d'eau passaient incessamment au-dessus de sa tête...

Pendant la centième partie d'une seconde, Sauvageon se crut victime de quelque surnaturelle influence, de quelque maléfice inouï, et se regarda comme perdu...

Tout autre à sa place, en effet, se serait noyé cent fois pour une. Ses artères s'engorgeaient, sa poitrine se gonflait, devenant trop étroite pour son cœur dilaté, ses tempes battaient à se rompre, la suffocation était imminente... Mais Sauvageon, comme les pêcheurs de perles de Ceylan, avait la force de passer sous l'eau près de deux minutes, et, grâce à la puissance de l'habitude, les plus terribles symptômes n'amenaient point chez lui d'asphyxie immédiate.

D'ailleurs, tout ce que nous venons de dire avait traversé son cerveau avec la rapidité de l'éclair... Il est des instants où l'intelligence de l'homme en péril acquiert une lucidité plus qu'humaine...

Soudain, il frissonna de la tête aux pieds, dans son linceul humide, comme si l'étincelle électrique venait de le toucher. Il se souvenait !... Il comprenait !... l'incompréhensible phénomène n'avait désormais plus rien d'obscur...

Au moment de quitter le cabaret du bord de l'eau pour se joindre à l'expédition conduite par Huber, notre personnage n'avait pas cru devoir se séparer de ce qu'il aimait plus que tout au monde, c'est-à-dire de la somme assez rondelette représentant ses économies et ses bénéfices. Cette somme, en bons écus de six livres, jointe aux cent livres remises par Lacars pour assurer le bateau contre toute éventualité fâcheuse, gonflait outre mesure une ample ceinture de cuir serrée autour des reins de Sauvageon....

Le reste se devine....

L'argent jouait ici le rôle du pavé qu'on attache au cou du chien avant de le jeter à l'eau!... le trésor noyait son maître!....

La pensée qu'il fallait choisir entre la ruine et la mort fut bien cruelle pour Sauvageon!... il éprouva l'une de ces angoisses poignantes, l'un de ces désespoirs inexprimables qui font blanchir soudainement les cheveux d'un homme!... en un mot, il hésita presque!... mais le temps pressait... l'agonie allait commencer... le misérable s'affaiblissait....

D'une main défaillante il détacha le ceinturon, et son corps allégé remonta brusquement, ainsi qu'un bouchon de liège, à la surface du fleuve....

Là, l'infortuné reprit haleine, et, suffoqué, haletant, asphyxié plus qu'aux trois quarts, à peu près incapable de tout mouvement, il se laissa flotter comme une épave inerte, sans s'inquiéter de savoir où le courant l'entraînait....

(La suite au prochain numéro.)

LE DRAPEAU

(Suite)

Il ne savait de toute la langue allemande que le nom de l'église où se trouve, dans cette ville solennelle et régulière, ornée d'arcades, de palais, de statues, le tombeau de Frédéric-le-Grand, *Garnison-Kirche*. Un passant la lui indiqua du doigt.

La *Garnison-Kirche*, à Potsdam, nue et grise, comme toute église protestante, n'aurait rien de remarquable, à coup sûr, si elle ne contenait le tombeau du grand Frédéric. C'est un temple froid et clair, avec des bancs et des galeries de bois, des murs sans ornements, des verrières sans couleur. Quelque chose comme une église de campagne. Le cercueil du roi emplit, semblait-il, ce lieu sans grandeur. Il est de plain pied avec le visiteur, ce tombeau devant lequel s'arrêta le vainqueur d'Iéna, pensif et satisfait. Au milieu de l'église, dans un caveau factice en forme de chapelle, le tombeau, d'aspect noir, en étain, sans ornements, apparaît, faisant face au cercueil paternel, à travers la grille de fer qui les sépare de l'église et de l'accès du public. Jadis figuraient là l'épée et les décorations de Frédéric-le-Grand. Napoléon, en 1806, les fit emporter. Et comme un des siens lui conseillait de mettre à son côté l'épée du grand Frédéric :

— Imbécile, répondit l'empereur, j'ai la mienne !

La Prusse a fait à son roi des trophées de nos drapeaux. Deux trophées d'étendards captifs ornent la chaire ou chapelle de marbre qui surmonte le sépulcre royal.

Au-dessus de cette chapelle, une sorte de galerie s'élève, dominant le tombeau ; on y parvient à droite et à gauche par un escalier, et, arrivé à la galerie, on aperçoit alors au-dessous de son regard les dalles noires et blanches de l'église, la grille qui s'ouvre sur le caveau du roi, les deux faisceaux de drapeaux français, de ces drapeaux de la grande armée aux couleurs fanées, aux franges déchirées par les balles, et qui pendent, carrés, à leurs hampes bleuâtres. Les plis poudreux de ces drapeaux des grandes guerres arrivaient alors jusqu'à la portée de la main des visiteurs. Depuis quelques années, une sorte de balustrade en sépare davantage le public. En se penchant sur la galerie, on pourrait cependant encore toucher cette soie déchirée, déchiquetée dans le combat, et qui répand comme une odeur de salpêtre et de poussière. Ces trophées des victoires de Blücher étendent ainsi leur ombre sur le sommet du roi-philosophe. Les petits-neveux du vainqueur de Rosbach témoignent de leur haine contre les vainqueurs d'Iéna.

Tout cœur français se sentirait durement frappé à la vue de ces drapeaux, arrachés aux mains crispées des morts de Waterloo. En entrant dans la *Garnison-Kirche*, Fougerel, pâle, contenant, sous une froideur feinte, l'émotion la plus profonde qu'il eût ressentie de sa vie, s'avança lentement, les veines glacées, et tout d'abord ses yeux s'arrêtèrent sur le tableau des médaillés de 1813, morts à Potsdam, invalides de la guerre de l'indépendance allemande, dont on encadre les médaillés en souvenir de leurs hauts faits. Le capitaine regarda cela, s'avança ensuite jusqu'à la grille de la chapelle, puis il s'arrêta brusquement. Au-dessus de lui, là, dans la lumière presque insultante d'un rayon de soleil, il avait vu enfin des drapeaux tricolores, des drapeaux français, avec leurs lettres d'or et leurs inscriptions. Un coup de couteau ne lui eût pas fait plus de mal. Il se sentit pris d'une rage profonde en les regardant, ces drapeaux noirs et funèbres comme des crépes de deuil. Il lui fallut demeurer un moment immobile, tant son émotion était grande. Le sang lui montait au front et battait à ses tempes. Puis le capitaine revint à lui, et il passa sur son crâne qui brûlait, sur ses yeux gros de larmes, sa main tremblante, lors-

qu'un vieillard presque gigantesque, maigre, sec, la moustache rude, coiffé d'une casquette à cocarde noire et blanche, et portant une longue capote grise de sous-officier, s'approcha et, après l'avoir un moment considéré, lui dit d'une voix gutturale :

— Monsieur est Français ? Monsieur veut visiter ?

— Oui, répondit alors Fougerel en secouant son émotion terrible.

Le gardien fit quelques pas vers la chapelle, l'ouvrit, alluma une chandelle, puis s'arrêtant brusquement devant le tombeau, sur lequel tombait la lumière, et prenant instinctivement la pose correcte et machinale du soldat prussien à l'exercice, il commença d'un ton de litanie l'explication qu'il donnait, depuis bien des années, aux visiteurs. Il détailla les hauts faits du roi de Prusse, le récit de ses combats, puis, désignant les trophées suspendus au dehors, il entama machinalement le récit de la bataille de Waterloo, où les drapeaux français avaient été conquis ; mais au moment où il prononçait ce nom de défaite :

— Inutile, interrompit Fougerel, je sais... j'y étais...

— Ah ! fit le sous-officier en demeurant immobile.

Il se fit un silence glacial entre ces deux hommes. Le capitaine, l'œil fixe, ne disait mot. Tout à coup le Prussien, au bout d'un moment, demanda tout bas à Fougerel :

— Quel régiment ?

— 1er grenadiers de la garde, derniers carrés !

— Ah ! dit encore le Prussien, c'est mon régiment qui vous a chargés...

— Quel régiment ?

— Hussards noirs !

Le capitaine ne répliqua pas, mais il redressa sa haute taille, et regardant le gigantesque sous-officier droit dans les yeux, il fit passer dans l'éclair de ses prunelles toute sa rage concentrée, toute sa fureur passée, toute sa douleur présente, et, devant l'électricité farouche de ce regard, le gardien baissa lentement ses paupières sur ses yeux d'un bleu gris et froid.

C'était comme une flamme de la lutte ancienne qui brillait et incendiait encore, montrant la profondeur sinistre de la haine passée entre ces combattants d'autrefois, maintenant vieillies, cassés, courbés par l'âge. Après trente ans, la patriotique colère, la rage de la mêlée subsistaient dans toute leur fièvre ardente. Fougerel, raide, superbe, fit d'un pied assuré deux pas en avant.

— De là-haut, dit froidement le gardien en relevant un peu la tête et en montrant la galerie, puis l'escalier qui y conduisait, on voit mieux les drapeaux.

A ce moment même, la porte de la *Garnison-Kirche* s'ouvrait et se refermait avec bruit. C'était une famille de touristes anglais qui y entraient en parlant très haut. Le sous-officier, avec cette avidité de valet qu'ont la plupart de ses compagnons d'armes, quitta un moment le capitaine pour aller recevoir les visiteurs, dont il attendait sans doute un pourboire plus considérable, et Fougerel en profita pour sortir de la crypte et gravir aussitôt les marches qui conduisaient au premier étage. Son cœur sautait sous son habit boutonné. Une fois arrivé sur cette sorte de terrasse, le capitaine, en se penchant, eut comme un éblouissement. Là, près de lui, là, les aigles, dans la lumière, faisaient étinceler encore leur or poudreux ; les inscriptions glorieuses éclataient sur les drapeaux déchirés ; là, à portée de sa main, courbés en éventail devant le tombeau du roi prussien, les étendards de la vieille garde semblaient couchés comme des courtisans qui saluent un maître. Quelle âpre et violente douleur : les revoir en ce lieu, captifs, offerts à la curiosité banale ou à l'ironie des foules ! Quelle fièvre aussi, quel immense rêve : les sentir si près, les voir près de soi, les toucher !

Le cœur de Fougerel battait horriblement, et une sorte d'angoisse lui serrait la gorge et le faisait vaciller sur ses jambes.

Il avait envie de s'élaner sur ces trophées et de les jeter bas, d'un coup violent, inouï, et de se précipiter avec eux dans le vide, les tenant embrassés, lorsque tout à coup, justement sur celui des drapeaux qui se trouvait le plus rapproché de la balustrade où il s'accoudait, le capitaine aperçut, luisant encore, le chiffre de son régiment, ce chiffre 1 des grenadiers ; il le revit, ce lambeau superbe pour lequel il avait joué et donné sa vie ; il le reconnut encore à cette hampe brisée, dont une balle avait emporté l'aigle, alors que le capitaine l'agitait dans la fumée. Le drapeau ! C'était le drapeau du régiment, le drapeau lacéré, déchiqueté, ramassé sur les corps étendus, et recousu, pour la plus grande gloire de la Prusse, par les jolies mains d'une princesse allemande.

— Malapeyre ! Malapeyre ! murmura instinctivement Fougerel.

Il se sentait poussé par un sublime vertige ; il se pencha sur la balustrade, atteignit de sa main droite fièvreusement étendue le drapeau dont la soie vieillie caressa ses doigts comme une peau de femme, et le prenant alors à pleine main, d'un coup violent, tirant à lui l'étoffe sacrée, il l'arracha, la déchira rapidement, l'attira vers lui, la baisa avec une joie débordante, puis brusquement, comme s'il venait de commettre un forfait, il serra d'un geste prompt ce lambeau tricolore sur sa poitrine, boutonnant en hâte sa redingote, et se re-

dressant tout à coup, tandis que là-bas, dans l'église, le sous-officier-gardien disait en anglais aux nouveaux visiteurs :

— Approchez, s'il vous plaît ; le tombeau est au milieu.

Fougerel, pareil en ce moment suprême à un prêtre qui vient de recevoir l'hostie, descendait déjà les marches qu'il avait gravies tout à l'heure, et ému jusqu'aux os, étouffant son immense joie, il ne songeait qu'à regagner la porte de l'église et la rue. — Au bas de l'escalier, devant la grille du tombeau, il se heurta contre le gardien qui le regardait, l'air obséquieux, la main tendue.

Fougerel lui donna au hasard, sans le regarder, une pièce de monnaie (le gardien dit depuis que c'était un louis d'or), puis, brusquement, le capitaine alla droit devant lui jusqu'à la porte extérieure. Il étouffait. L'air du dehors le frappa en plein visage, frais et bon. Fougerel ôta son chapeau et se mit à marcher tout droit, à travers la place, d'un pas rapide, ne songeant plus à la voiture qui l'avait amené, ne pensant à rien qu'à fuir, qu'à emporter, à cacher, à dérober sa conquête. L'idée qu'il avait volé quoi que ce fût ne lui venait pas : il n'avait que la joie du soldat qui a emporté une position d'assaut, et qui se trouve sain et sauf après la victoire. Ce drapeau sur la poitrine lui causait comme une chaleur réchauffante. Le capitaine rayonnant, et cependant son cœur battait à coups précipités. Le carillon de la *Garnison-Kirche* se mettait justement à jouer en sautillant un air guilleret, heureux, un air français. Fougerel l'entendait. Il lui semblait que le carillon célébrait son triomphe. Il avançait à grands pas, comme à la charge. Ces rues droites de Potsdam, tirées au cordeau, semblables à celles de Versailles, lui semblaient interminables. D'ailleurs, il ne voyait rien, il avait devant les yeux comme un voile. Il allait. Un contentement vaste, profond, absolu. L'inondait d'une joie qu'il n'avait jamais ressentie, joie de fiancé enlevant sa fiancée, de poète touchant à son rêve, joie de fou embrassant sa chimère, ou plutôt joie plus profonde et plus grave, la joie faite de volonté du soldat qui vient, en dépit de tout obstacle, d'accomplir son devoir et de gagner la bataille.

(La fin au prochain numéro.)

NOUVELLES DIVERSES

— Certains journaux affirment que M. Sénécald doit s'établir définitivement à Paris.

— A Paris, sur un bon nombre de rues les plus fréquentées, on remplace le pavé en pierre par le pavé en bois.

— Frédéric Mann, l'assassin de la famille Cook, a été pendu vendredi dernier, à L'Original, comté de Prescott.

— Les directeurs du chemin de fer urbain de Montréal ont déclaré un dividende annuel de sept pour cent avec un bonus.

— Le procès de la femme Coats, accusée d'avoir empoisonné son mari à Bulwer, district de Sherbrooke, s'est terminé par un verdict d'acquiescement.

— A St-Petersbourg, la dame supérieure et sept autres dames, attachées à l'institut Maria, qui est sous le patronage direct de la czarine, ont été arrêtées sous accusation de nihilisme.

— M. Charland, constructeur, vient de mettre sur ses chantiers, à Lévis, la quille d'un nouveau navire. On prête à M. Samson l'intention d'en construire, lui aussi, un ou deux cet hiver.

— Jeudi dernier, à Québec, dans le transport d'une pièce de canon, l'un des membres de la batterie A, le caporal Hunter, a été tué instantanément. Le défunt était marié.

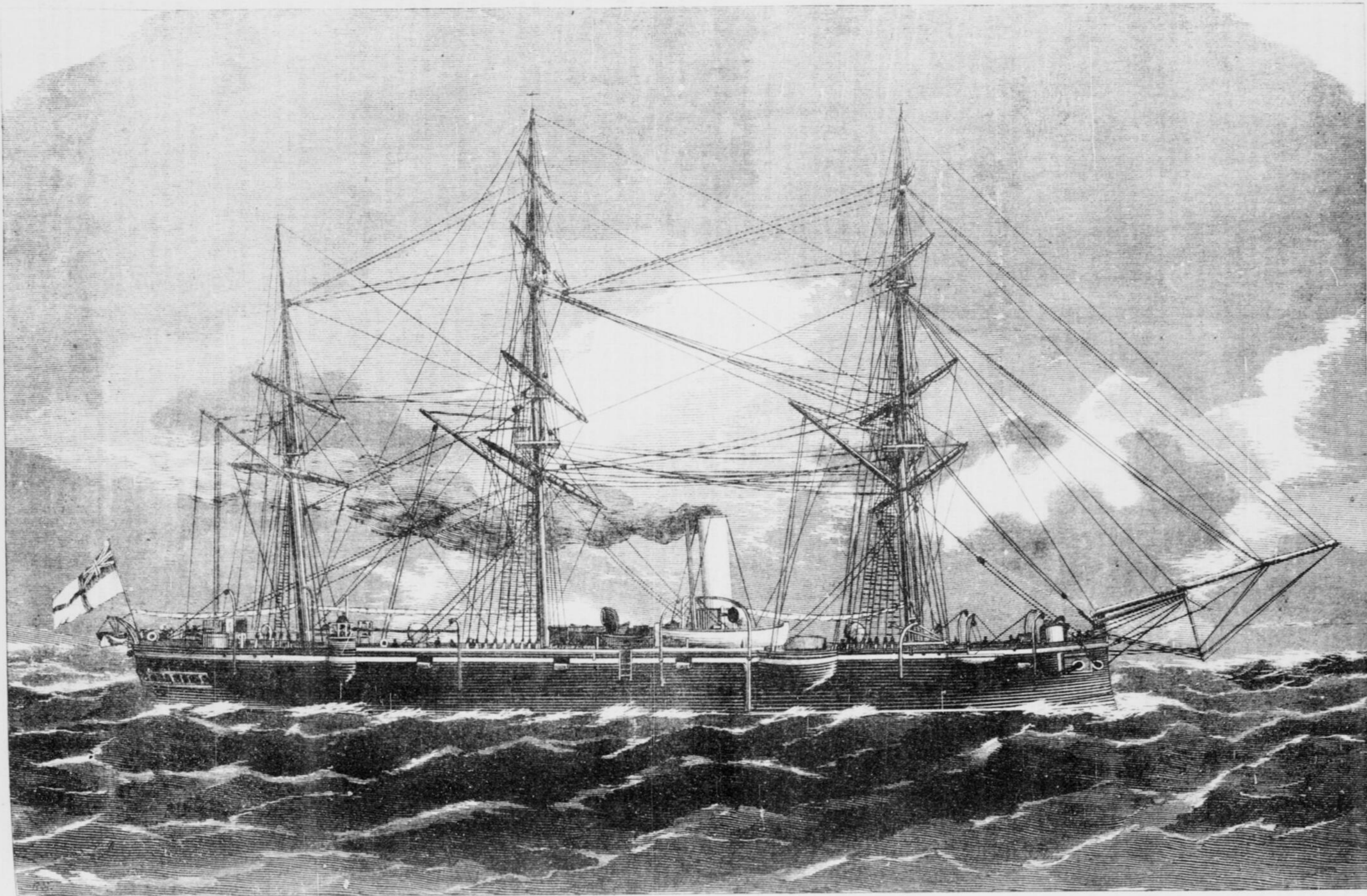
— Le diocèse de Portland, qui comprend les Etats du Maine et du New-Hampshire, va être divisé, vu l'accroissement de la population catholique depuis cinq ans.

— Jack Standford, conducteur d'omnibus, de Las Vegas, Nouveau-Mexique, coupa la gorge de sa femme et pratiqua ensuite la même opération sur lui-même.

— Le commerce de pommes se fait sur une grande échelle depuis quelques semaines. Un commerçant du Vermont en a vendu pour sa part trois mille barils à un commerçant d'Ottawa.

— Les trois individus qui ont été arrêtés ces jours derniers à Duluth, E.-U., pour avoir contrefait des billets de la banque de Montréal, sont originaires du Canada.

— Le successeur de Marwood, le célèbre bourreau, vient d'être choisi. Il se nomme James Berry, est âgé de 30 ans, et se trouve actuellement employé chez un cordonnier de Brandford.



LA CORVETTE À VAPEUR DE S. M. LE CANADA

—La compagnie du chemin de fer "Manitoba South Eastern" vient d'offrir à la compagnie du Pacifique de lui vendre sa voie ferrée. Cette dernière va accepter l'offre, dit-on.

—La garnison de Pueblo, Mexique, vient de s'insurger, parce que sa solde ne lui est pas payée régulièrement. Il se pourrait bien que des agents du gouvernement américain fussent au fond de cette affaire.

—Les Américains, à Londres, viennent de perdre près d'un demi million de piastres en paris. Ils avaient engagé à peu près cette somme sur le cheval Giroflé, qui a été battu.

—Les recettes du pont de Brooklyn depuis son ouverture jusqu'au 4 courant, c'est-à-dire depuis 9 semaines, ont été de \$69,930, dont \$34,461 provenant des piétons, \$31,563 des voitures et \$3,906 des tramways.

—L'embranchement de Saint-Charles est arrivé à sa dernière phase d'exécution. Il ne reste plus que le ballastage à compléter. Les chars circulent maintenant de Saint-Charles à la gare du Grand-Tronc, c'est-à-dire au terminus de l'Intercolonial.

—Cetewayo vient de recevoir du roi Usibepu l'ordre de quitter le Zoulouland. Ce souverain déchu va probablement être adopté par l'Angleterre et interné dans la ville du Cap, en attendant qu'on ait besoin de ses services.

—Les ours sont très nombreux dans le voisinage de la Baie Saint-Paul. Durant le mois de septembre, trois chasseurs en ont tué sept. Le plus gros de ces animaux pesait 300 livres. Les fermiers de Saint-Urbain, paroisse située à plusieurs milles en arrière de la Baie St-Paul, en ont tué aussi plusieurs.

—Maria Francis Fotteneham, accusée de bigamie, a été arrêtée à Acton Vale. Elle est âgée de 24 ans et est arrivée d'Irlande au Canada il y a environ treize mois; son époux l'accompagnait. Son deuxième mari est un marchand d'Acton Vale. Il se nomme Cockburn.

Le fameux meurtrier irlandais O'Donnell a converti sa prison en école. Un prêtre lui enseigne à lire et à écrire. S'étant plaint auprès d'un magistrat qui visitait sa prison, de la sévérité des règlements de la prison, le magistrat lui a répondu que c'était au médecin de déclarer si l'état de sa santé nécessitait quelque adoucissement à cette sévérité.

—La presse allemande se préoccupe beaucoup du renvoi en masse, à Paris et dans les grands centres industriels et manufacturiers, des employés allemands. De plus, tous les ouvriers ou employés des manufactures de tabacs ont été informés qu'ils auraient à établir leur qualité de Français.

—*Caprices poétiques et Chansons satiriques*, par M. Rémi Tremblay. Tel est le titre d'une jolie brochure grand in-18, contenant 305 pages; l'auteur, que nous remercions beaucoup pour l'envoi de son livre, mérite des éloges. Ce travail aura du succès, nous n'en doutons pas. Sous le rapport de la typographie, il est irréprochable. Il a été imprimé par la maison A. Filiatroult et Cie, de Montréal.

—C'est le 7 juin dernier, à Ottawa, que M. L.-P. Hébert, notre jeune artiste canadien, signait le contrat pour la statue de Sir George Cartier. Dès le lendemain, il se mettait au travail, dans son atelier, à Montréal, et samedi, 6 octobre, après quatre mois de labeurs incessants, il mettait la dernière main à son œuvre. Le modèle est splendide. Il a neuf pieds de haut et pèse cinq mille livres. On a commencé l'opération du moulage, qui est très sérieuse quand il s'agit d'une œuvre aussi importante.

—Le nommé Louis Baudoin, boucher, à Villard-de-Lans (France), a gagné un lot de 100,000 francs (\$20,000) à la loterie de Lille, avec le No 2,529,987. Baudoin, qui était dans une position voisine de la misère, est marié et père de sept enfants. Quand il allait à Grenoble pour les besoins de son commerce, il passait la nuit dans une grange et, avec l'argent qu'il économisait sur son coucher, il achetait un billet de loterie. C'est ainsi qu'il est devenu possesseur de sept billets dont l'un lui a valu sa fortune.

—Deux jeunes Dominicains Canadiens-Français, les Pères Côté, de l'Ange-Gardien, et Dallaire, de Saint-Charles de Bellechasse, sont arrivés, ces jours derniers, d'Autriche, où ils ont passé six années. Ils vont faire partie de la maison des Dominicains de St-Hyacinthe. Ils ont été ordonnés prêtres le 19 août 1883, avec un autre Canadien, le Père Routhier, qui est mort un mois après, vivement regretté par toute la communauté. Ce dernier était de Saint-Sylvestre. Le Père Dallaire, avant de revenir au Canada, a visité l'Italie et la Palestine. On dit qu'il prêchera une retraite, le mois prochain, à Saint-Joseph de Lévis.

UNE NOMBREUSE FAMILLE

Il vient d'arriver à Barcelone (Espagne) un vieillard de quatre-vingt-treize ans, originaire de la Galice, qu'il quitta il y a soixante-douze ans, pour aller chercher fortune en Amérique.

Ce vénérable nonagénaire, qui se nomme Lucas Negreiras Paéz, est accompagné d'un brin de famille qui se compose de :

16 filles, dont 6 veuves, 9 mariées, 1 célibataire ;
23 fils, dont 4 veufs, 13 mariés, 6 célibataires ;
34 petites-filles, dont 3 veuves, 22 mariées, 9 célibataires ;
47 petits-fils, dont 4 veufs, 26 mariés, 17 célibataires ;
45 arrière-petites-filles, dont 2 mariées, 43 célibataires ;
39 arrière-petits-fils, tous célibataires ;
3 bisarrière-petits-fils ;
72 gendres et belles-filles.

Soit un total de 279 personnes.
Ce brave archibisaieul s'est marié trois fois et, de ses trois unions, a eu 37 enfants, dont le dernier est né à Boston le 15 juillet 1864, alors qu'il avait soixante-quatorze ans.

Son fils premier-né a maintenant soixante-dix ans ! Il a eu dix-sept enfants, dont l'aîné a quarante-sept ans et se trouve être de vingt-huit ans plus âgé que son oncle, le dernier fils de son grand-père.

Don Lucas Negreiras Paéz possède une fortune considérable, gagnée principalement dans le commerce des cuirs, dont il a un grand et florissant établissement à Boston. Cet établissement est toujours géré par quelqu'un des membres de la famille, parmi lesquels il y a des médecins, des avocats, des ingénieurs, des pharmaciens, des négociants, etc. Le navire sur lequel il fit la traversée lui appartient et était commandé par un sien petit-fils, qui est marin.

Le respectable vieillard jouit d'une excellente et robuste santé. Il fait chaque jour une heure de gymnastique, deux heures de promenade, et procède encore par lui-même à l'éducation des enfants de ses petits-enfants. Il n'a jamais bu de vin ni aucun alcool. Son alimentation fut toujours composée de légumes et de purées de substances très cuites et très peu assaisonnées.

Il ne fume pas !
Il a le projet de s'établir en Galice pour y finir tranquillement ses jours.

Actuellement, il est à Madrid, où il doit, au premier jour, être présenté au roi.

DE TOUT UN PEU

Il y a à Paris 15 horloges mues et réglées par l'électricité, mais on ne trouve pas que ce soit un grand succès. Leur marche n'est pas de la régularité voulue, et elles ont beaucoup à souffrir de la vibration produite par le passage des véhicules dans les rues.

On fait en ce moment, en France, des expériences d'une nouvelle mitrailleuse à cinq canons, calibre de fusil, et d'un canon à tir rapide, lançant des obus de 35 millimètres.

Ces nouveaux systèmes, dus à M. Nordenfelt, surpassent tout ce que l'on a pu inventer jusqu'à présent. La rapidité du tir de la mitrailleuse est de 600 coups par minute. Quant au canon, la rapidité de son tir est de 15 coups en quarante secondes, avec pointage.

À Vienne, les hommes de police sont armés d'une carabine et d'un sabre. À Londres, on discute l'opportunité de leur donner des revolvers. Aux États-Unis, les hommes de police portent des revolvers comme tout le monde, mais ils en font un usage si fréquent que l'on s'en plaindrait peut-être, s'ils ne prenaient pour cible, généralement, que des gens dont la disparition de ce monde inspire peu de regrets.

Le dernier numéro de la *Revue maritime et coloniale* contient une étude intéressante, empruntée à la *Revista Marittima*, sur la comparaison du personnel combattant et technique dans les principales marines de l'Europe.

L'Angleterre dépense pour sa marine de guerre 268 millions.

La France, 200.
L'Allemagne, 50.
L'Autriche, 22.
L'Italie, 50.
L'Espagne, 26.

L'Angleterre a 5 arsenaux et 565 bâtiments, dont 196 en moyenne sont armés dans les circonstances ordinaires, 2,024 officiers de vaisseau, 1,339 officiers de vaisseau embarqués.

La France, 5 arsenaux, un matériel flottant de 506 navires, dont 120 ordinairement armés, 1,567 officiers de vaisseau, 753 officiers de vaisseau embarqués.

L'Allemagne, un chantier à Dantzig, 90 bâtiments, dont 16 ou 18 armés toute l'année; 373 officiers de vaisseau, 131 officiers de vaisseau embarqués.

L'Autriche, un arsenal, 58 navires de guerre, dont 27 ou 28 armés, 518 officiers, dont 476 du service naval, 41 sédentaires. Le nombre des officiers embarqués est de 235.

L'Espagne, 3 arsenaux et 82 navires, 819 officiers de vaisseau.

L'Italie, 3 arsenaux, 74 bâtiments, dont 35 armés, sans compter 6 torpilleurs et 9 tout prêts à être armés.

Quant à l'organisation des cadres de réserve, l'Italie, la Russie, la Turquie et la Grèce sont les seules puissances maritimes qui n'en possèdent point.

Je m'empresse de témoigner en faveur de vos Amers de Houblon. Je croyais que c'était un composé de plantes amères et d'alcool; à ma grande surprise c'est un délicieux breuvage. Mesdames Cresswell et Connor, ont aussi essayé ces Amers et elles les ont trouvés supérieurs pour les dérangements de l'estomac, les maux de tête, etc. Depuis que je fais usage des Amers de Houblon, nous n'avons plus besoin de médecin pour la famille.

S. GILLIAND.
Pithsburg, Penn.

LES ÉCHECS

Montréal, 18 octobre 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPER, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

SOLUTIONS JUSTES

No 374. — MM. S. Tudieu, H. Bégin, V. Gagnon, Québec; C. H. Provost, Ottawa; E. L. Trois-Rivières; Honoré M. Louiseville; Un ami, Saint-Hyacinthe; N. P. Sorel; N. H. Guérin, Pointe-Lévis; I. Lamoureux, Lowell; J. Dubé, Er Lafrenais, P. Maurien, L. Dargis, D. Fabien, Montréal; E.-M. Ladouceur, Sherbrooke; L. I. Tougas, Toronto.

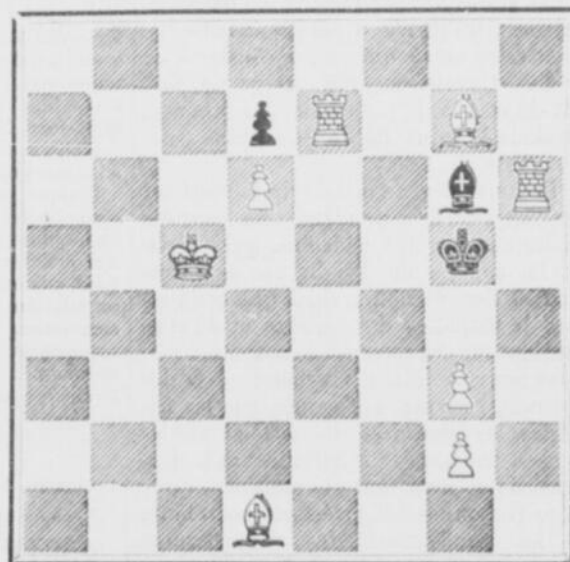
Un journal de Londres, le *Jewish Chronicle*, fait remarquer que le tournoi majeur a été un triomphe pour les israélites; il aurait pu ajouter, dit la *Stratégie*, que tous les tournois sont des triomphes pour la race juive, car, depuis quelque temps, tous les premiers prix sont pour elle. À Paris, en 1878, à Vienne, en 1882, à Londres, en 1883, ce sont toujours deux israélites qui ont remporté les deux premiers prix; et, dernièrement encore, à Nuremberg, le premier prix a été pour eux. MM. Steinitz, Winawer et Zukertort (nous les citons par ordre alphabétique), ce triumvirat qui occupe constamment à tour de rôle le premier rang, bien d'autres maîtres, par exemple, MM. Rosenthal, Englisch, Hofer et Mortimer, tous sont israélites.

La supériorité actuelle des Juifs aux échecs nous semble naturelle, car les qualités dont ils donnent tant de preuves dans les affaires financières et commerciales, disposition pour les mathématiques, patience, persévérance, travail opiniâtre, s'appliquent merveilleusement au noble jeu, et, en y réfléchissant, l'on reste surpris qu'ils n'aient pas conquis plus tôt le rang qu'ils occupent aujourd'hui.

PROBLEME No. 375

Composé par M. ÉMILE PRADIGNAT, LISIGNAN (France)

NOIRS.—3 pièces



BLANCS.—8 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

SOLUTION DU No. 374

Blancs
1 D 2e FD
2 Mat selon le coup des Noirs.

Noirs
1 Ad libitum

Les anciens Canadiens connaissent l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALE, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.

Sommaire de la "Revue de la Mode" du 30 septembre

GRAVURES : Costume de chasse.—Deux costumes d'amazones.—Deux dentelles en guipure.—Garniture en broderie.—Bande en tapisserie.—Pan de cravate.—Deux broderies au point de marque.—Costumes de fillettes et de jeunes filles (9 figurines).—Manteau de voyage (dos et devant).—Col parure.—Deux parures en dentelle.—Toilette en lainage (dos et devant).—Deux toilettes noires (dos et devant).—Dos du costume gris de la planche coloriée.—Broche japonaise.—Broche fer à cheval.—Agrafe pour col officier.—Epingles.

TEXTES : Explication des toilettes et des ouvrages.—Courrier de la mode.—Chronique parisienne.—La Blonde, comédie (suite et fin).—Les Remords de Félicie.—Causerie financière.—Menus de la semaine.—Revue des magasins et de l'industrie.

COUVERTURES : Récréations en famille.—Solutions des Récréations.—Petite correspondance.—Correspondance du docteur.—Avis divers.

GRAVURE COLORIÉE : Trois toilettes, dont une d'enfant.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$6 ; six mois, \$3 ; trois mois, \$1.50. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

Sommaire du "Monde Illustré" du 29 septembre

TEXTES : Courrier de Paris, par P. Véron.—Nos gravures : S. M. le roi d'Espagne ; le canal de Panama ; Beaux-Arts ; la catastrophe de Java.—Exposition nationale des Beaux-Arts, par G. Larsson.—Courrier du Palais, par Petit-Jean.—Chronique musicale, par A. de Lasalle.—Récréations de famille.—Le Monde financier.—Echecs, rébus et solutions.

GRAVURES : S. M. Alphonse XII.—Le Canal interocéanique de Panama : chantier de tranchées au Bas-Obispo.—Exposition nationale des Beaux-Arts : Patrie ! tableau de M. Georges Bertrand.—Première rencontre, tableau de M. Jacques Wagrez.—Quelques vues de Java.—Echecs, rébus.

Abonnement pour le Canada : Un an, \$5.40 ; six mois, \$2.80. S'adresser à M. Foursin-Escande, No. 11 rue Hébert, Québec.

QUESTIONS VITALES

(Suite)

CHAPITRE II

ce composé ait la puissance curative mystérieuse si développée et si variée dans ses opérations, qu'il n'y a pas de maladie ou de mauvaise santé qui puisse résister à ce remède. Cependant son usage ne fait point de mal à la plus frêle des femmes, au malade le plus faible et au plus petit des enfants.

"Des malades à l'article de la mort ou presque expirant" pendant des années abandonnés par les médecins, qui guérissent la maladie de Bright ou les autres maladies des reins, ainsi que ceux atteints de maladies de poitrine et de consommation ont été ramenés à la santé.

Des femmes allant vivement à la décrépitude, presque à l'agonie, par les névralgies, les maladies de nerfs et par les diverses infirmités inhérentes aux personnes de ce sexe, ont été guéries.

Des personnes défigurées et contrefaites par les souffrances des rhumatismes, d'autres souffrant de maladies inflammatoires et chroniques ou de scrofules d'érysipèle, d'empoisonnement du sang, de dyspepsie, d'indigestion et, en un mot, de toutes les maladies possibles, ont été guéries par les Amers de Houblon, et la preuve peut en être trouvée dans tout l'univers.

Dans un salon, on présente dernièrement au colonel Ramollot une femme belle, malgré ses formes un peu athlétiques.

—Eh bien ! comment la trouvez-vous ? lui demande-t-on au bout d'un moment.

—Pas mal, pas mal, sacré nonneugneu !!! Mais nous avons mieux que ça dans nos régiments de cuirassiers !

JEU DE DAMES

Adresses les communications concernant ce département à Jos.-E. T., 81 rue Versailles Montréal.

Solutions justes du problème français No 38 Montréal : J. Paradis, T. Amelin, V. R. Piau et Firmin Gladu.

Ottawa : P. Branchon, J. Béland, Jacques Trudel et Fra. Bouchard.

Hull : V. Morel E. Lapierre et Antoine Pinsonneault.

Québec : J. Falardeau, Z. Trudel, Ambroise Piché et N. Gingras.

Lévis : J.-B. Tremblay, Pascal Allard, Jérémie Ladurantaye.

Portneuf : Michel Thibaut et J.-B. La-branche.

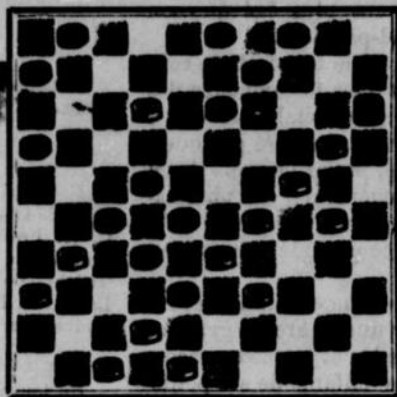
Bimoussi : V. Désile, Louis Marchand, Fra. Charbonneau, E. Derome, O. Menta, Georges Primeau, Narcisse Trudel, Lucien Turcot et N. Blanchet.

Saint-Jean, P. Q. : Joseph St. Onge, François Melançon.

PARTIE FRANÇAISE PROBLEME No 39

Composé par M. Chatillon

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution juste du problème No. 38

Blancs — 27 à 21, 34 à 30, 25, à 20, 21 à 17, 6 à 10 pr 4 et gagnent.



DES SOUMISSIONS cachetées, endossées "Soumissions pour habillements militaires et approvisionnements des magasins" adressées au sousigné, seront reçues jusqu'à midi,

Mercredi, le 7 novembre 1883.

On peut se procurer des formes imprimées de soumissions, contenant des renseignements complets du Département, à Ottawa, et aux Magasins Militaires suivants, où on peut aussi examiner des modèles cachetés de tous les articles, savoir : Le bureau du Magasin Militaire, à London, Toronto, Kingston, Montréal, Québec et St-Jean, N.-B.

Nulle soumission ne sera reçue, si elle n'est faite ainsi sur des formes imprimées.

Chaque soumission doit être accompagnée d'un chèque accepté d'une banque canadienne, au montant de dix pour cent, sur la valeur totale des articles pour lesquels la soumission est faite, qui sera forfait si la partie qui a fait la soumission refuse d'exécuter le contrat, à la sommation qui lui en sera faite, ou si elle manque de compléter ce pourquoi elle a soumissionné. Si la soumission n'est pas acceptée le chèque sera rendu.

C. EUG. PANET,

Député du Ministère de la

Milice et de la Défense.

Ottawa, 2 octobre 1883.

ROULEAUX EN FER GLACE

Les soumissionnés offrent en vente

DEUX MACHINES A CALANDRER

chacune avec deux jeux de rouleaux en fer glacé. Une de 14 pouces de diamètre par 33 pouces de longueur, l'autre de 13½ pouces de diamètre par 26 pouces de longueur. Ces deux machines sont en bon ordre et très fortes, peuvent servir à laminer le métal, le cuir, le papier, la paille, le drap, etc. Seront vendues à bon marché, et à des conditions libérales. S'adresser à

LA COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND,

5 & 7 Rue Bleury, Montréal.

CANAUX DU ST-LAURENT

Avis aux Entrepreneurs

Des soumissions cachetées, adressées au sousigné, et portant la suscription "Soumission pour les canaux du St-Laurent," seront reçues à ce bureau jusqu'à l'arrivée des malles de l'Est et de l'Ouest mardi le 13e jour de Novembre prochain, pour la construction d'une écluse et d'un bief régulateur, et pour creuser et agrandir l'entrée supérieure du canal Cornwall.

Aussi pour la construction d'une écluse, ainsi que pour agrandir et creuser l'entrée supérieure du canal du Rapide Plat, ou division centrale des canaux de Williamsburg.

On recevra aussi jusqu'à Mardi, le 27e jour de Novembre prochain, des soumissions pour prolonger les jetées et creuser, etc., le chenal à l'entrée supérieure du canal des Galops.

Une carte de l'entrée supérieure du canal Cornwall et de l'entrée supérieure du canal du Rapide Plat ainsi que des plans et devis des divers travaux, pourront être examinés à ce bureau et au bureau de l'ingénieur local, Dickenson's Landing, dès et après Mardi le 30e jour d'octobre courant, où des formules imprimées de soumission seront fournies.

Une carte, des plans et le devis des travaux à faire à la tête du canal des Galops pourront être examinés à ce bureau et à la maison de l'éclusier, près de l'endroit, dès et après Mardi, le 13e jour de Novembre prochain, où des formules imprimées de soumissions seront fournies.

Les entrepreneurs devront se rappeler que les soumissions doivent être faites strictement conformes aux formules imprimées, et dans le cas de sociétés commerciales, porter la signature particulière, l'occupation et le domicile de chaque associé ; et de plus, un chèque accepté par une banque pour la somme de deux mille piastres devra accompagner la soumission ; cette somme sera confisquée si le soumissionnaire refuse de signer le contrat pour les travaux aux prix et conditions mentionnés dans l'offre. Le chèque sera remis à ceux dont les soumissions n'auront pas été acceptées.

Le département ne s'engage pas, néanmoins, à accepter ni la plus basse ni aucune des soumissions.

Par ordre,

A. P. BRADLEY,

Secrétaire.

Département des chemins de fer et canaux, Ottawa, 28 septembre 1883.



Chemin de Fer Intercolonial

Arrangements d'été

COMMENÇANT LE 25 JUIN 1883

Des convois directs pour passagers circuleront tous les jours, le dimanche excepté, comme suit :

Part de Pointe-Lévis.....	8 00 a. m.
Arrive à Rivière-du-Loop.....	12 15 p. m.
" Cacouna.....	12 41 "
" Trois-Pistoles.....	1 22 "
" Rimouski.....	3 07 "
" Little Metis.....	4 03 "
" Campbellton.....	7 23 "
" Métapédia.....	6 55 "
" Dalhousie.....	8 00 "
" Bathurst.....	9 50 "
" New-Castle.....	11 38 "
" Moncton.....	2 05 a. m.
" Saint-Jean.....	6 08 "
" Halifax.....	10 03 "

Ces convois se relient à la Courbe de la Chaudière avec les convois du Grand Troc partant de Montréal à 10.15 heures p. m., et à Campbellton avec le bateau "Admiral," qui part le mercredi et le samedi pour Gaspé, Percé, Passabiac, etc., etc.

Les trains pour Halifax et Saint-Jean se rendent à leur destination le Dimanche.

Les chars Pullman partant de Montréal les Lundi, Mercredi et Vendredi, se rendent à Halifax, et ceux des Mardi, Jeudi et Samedi à Saint-Jean.

On peut maintenant se procurer des billets pour tout le voyage à des prix d'excursion, pour aller, par char et par eau, à aucun endroit dans le bas du fleuve, Métapédia, Restigouche, Baie des Chaleurs, Ile du Prince-Edouard, et toutes autres places dans les Provinces Maritimes.

Pour les billets et toutes informations concernant les prix de passage et les taux de fret, l'heure des départs etc., adressez-vous à

G. W. ROBINSON,

Agent des passagers et du fret

pour la division de l'Est,

No. 186, rue Saint-Jacques (en face du St-Laurence Hall), Montréal.

D. POTTINGER,

Surintendant en chef.

Moncton, N.-B., 25 juin 1883.

LA POUDRE ALLEMANDE SURFOMMEE

THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables

70 CARTES DE VISITES avec votre nom. — En 10c
caractères nouveaux, nouveaux genres, par des artistes : Bouquets, Océans, Chrones, Paysages, etc., tous différents. Livre d'adresses complet pour agents, 25c. Grande variété de Cartes d'Anniversaire. Diminution pour le commerce et les imprimeurs. 100 Soumissions de Cartes d'Anniversaire de Fanciennes, 50c. Adresse **STYVEN' & SONS**, boîte 22 Northford Ct.

Mousseau, Archambault & Lafontaine,

AVOCATS,

No. 7, RUE ST-JACQUES (AU SECOND) MONTREAL

Hos. J. A. MOUSSEAU, J. L. ARCHAMBAULT, B.C.L. G.E. et M.P., Pro-Gén. | P. E. LAFONTAINE, L.L.D.

LA COMPAGNIE

LITHOGRAPHIQUE - BURLAND

(LIMITÉE)

CAPITAL \$200,000

ELECTROTYPEURS,

LITHOGRAPHES,

IMPRIMEURS,

GRAVEURS,

EDITEURS,

ETC., ETC.

3, 5, 7, 9 & 11, RUE BLEURY MONTREAL

Cette compagnie, possédant un capital plus élevé qu'aucune autre Compagnie Lithographique du Canada, se trouve par sa position financière et le matériel considérable qu'elle possède, capable d'entreprendre l'exécution de toutes espèces d'ouvrages dans les diverses branches d'industrie qu'elle exploite.

Un personnel considérable d'artistes lui permet de garantir la qualité de ses ouvrages.

Elle possède en outre

- 12 presses à vapeur.
- 1 machine patente à vernir les étiquettes.
- 1 machine électrique à vapeur.
- 4 machines à photographie.
- 2 machines à gravure photographique.
- 2 machines à enveloppe.

Aussi : Machines à perforer, à couper, à marquer, presse à relief pour enveloppes et têtes de lettres, presse hydraulique, etc., etc.

Toutes commandes pour la Gravure, la Lithographie, la Typographie, l'Electrotypie, etc., exécutées avec soin et à des prix modérés.

Editeurs du CANADIAN ILLUSTRATED NEWS, du SCIENTIFIC CANADIAN et PATENT OFFICE RECORD, et aux imprimeurs de L'OPINION PUBLIQUE.

Toutes commandes par Poste promptement exécutées.

G. B. BURLAND,

Gérant.

"L'OPINION PUBLIQUE"

On peut s'abonner pour 6 mois en un an en s'adressant au No. 7, de la rue Bleury. La nouvelle administration a fait un choix de collaborateurs remarquables dans tout ce que la Province a de meilleurs écrivains. L'abonnement n'est que de \$3.00 par an.